

# L'ILLUSTRATION,

## JOURNAL UNIVERSEL.



Ab. pour Paris. — 3 mois, 8 f. — 6 mois, 16 f. — Un an, 30 f.  
 Prix de chaque No, 75 c. — La collection mensuelle br., 2 f. 75 c.

N° 81. VOL. IV. — SAMEDI 14 SEPTEMBRE 1844.  
 Bureaux, rue Richelieu, 60.

Ab. pour les Dép. — 3 mois, 9 f. — 6 mois, 17 f. — Un an, 32 f.  
 — l'Etranger. — 40 f. — 20 f. — 40 f.

### SOMMAIRE.

**Histoire de la Semaine.** Dépôt à l'Hôtel des Invalides des Drapeaux pris à Mogador. — **Chevaux.** Académie royale de musique : Obello. — **Théâtres.** Théâtre-Français : l'Herminette. — **Courrier de Paris.** En vau-deville sur la frontière du Maroc. **Quatre Gravures.** — Un Voyage au long cours à travers la France et la Navarre. Roman par M. A. Aubert. Chap. XI et XII. **Cinq Gravures.** — **Travaux publiés.** Sur quelques nouveaux systèmes de ponts. (1er article.) **Sept Gravures.** — **Les Classes.** Cartes de Cham. **Dix-Neuf Gravures.** — **Une Promenade au Maroc.** par M. Drummond-Hay. (1er article.) — **Les Evénements commémoratifs de Paris en 1844.** — **Le Baiser du Retour.** Paroles de M. Bressier. Musique de M. L. Clapisson. — **Revue des Arts.** — **Cources de Chevaux.** Mézières en Bretonne; Rouen. — **Notes de Voyage.** Malte; Lavallée. — **Bibliographie.** — **Annouces.** — **Cité Trévis.** Une Gravure. — **Observations Météorologiques** du mois d'Août. — **Rébus.**

### Histoire de la Semaine.

La solennité militaire de la remise à l'Hôtel des Invalides des drapeaux pris par l'escadre de M. le prince de Joinville, solennité dont nous avons rendu compte dans notre dernier bulletin, et dont les artistes de l'Illustration ont voulu à leur tour consacrer le souvenir, n'est pas, nous l'avons déjà dit, la dernière à laquelle pourrions donner lieu l'avènement des Marocains et les instigations auxquelles ils prêtent force. Le 25 du mois dernier, au moment où les trois vaisseaux de la flotte et la frégate la Belle-Poule se disposaient à s'éloigner de la côte de Mogador pour revenir à Cadix, les Marocains ont commencé à canonner l'île que nos troupes occupent. Sur-le-champ l'amiral fit embosser la frégate à vapeur le Groenland, trois corvettes et deux bricks, qui répondirent par le feu le plus nourri aux batteries dirigées sur l'île. Cette canonnade a duré de cinq heures à six heures et demie du soir. Dès que le feu de l'ennemi a été éteint, un nouveau débarquement a eu lieu. M. le lieutenant de vaisseau Touchard, chef d'état-major de l'escadre, est allé, avec 160 hommes, planter des échelles au pied de la tour d'où l'ennemi avait tiré sur nous. On y est monté sans aucune opposition, et on a encloué les canons qui, depuis l'affaire du 16, avaient été remis en batterie. Du haut de

cette tour on plongeait dans la ville, qui semblait déserte et horriblement dévastée. « Cette opération, dit le prince dans son rapport, a eu l'avantage de montrer à la garnison de l'île qu'avec ses seules forces et les ressources de la station locale on tient la ville complètement à merci. » Nous aurions plus de confiance encore si, au lieu de s'efforcer de dominer la ville, on l'avait occupée. Deux phrases d'un dernier rapport de M. le prince de Joinville au ministre de la marine, donnent à penser qu'il partage bien un peu cette conviction sur les inconvénients de la réduction des places sans occupation. Il dit à M. de Mackay : « Vous savez dans quel but j'ai attaqué Tanger. D'après vos ordres, je ne devais pas l'occuper; mon but était atteint du moment que, par le silence de ses batteries, cette ville se reconnaissait vaincue. » Et en terminant, il appelle l'attention du ministre sur « tous ceux qui, au seul nom de la France, ont accepté avec abnégation le rude devoir de faire garnison sur l'îlot de Mogador. »

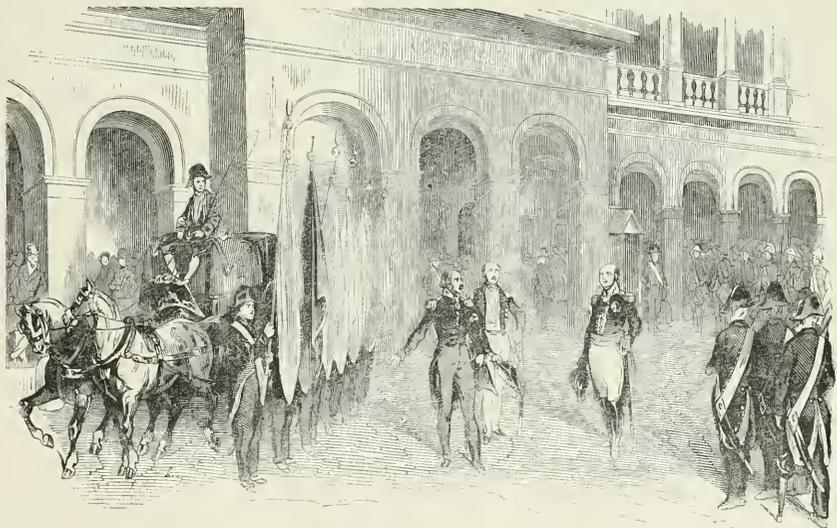
Malheureusement, le tonnerre d'artillerie que la frégate à vapeur le Groenland a fait entendre dans cette affaire, était pour ce beau navire comme le chant du cygne. Le 24, lendemain de ce bombardement mortel, il quitta les eaux de Mogador. Le 26, avec le jour, le temps parut un peu brumeux; à cinq heures, la brume devint plus intense; à dix heures,

côte du Groenland; ils vinrent en grand nombre, et commencent sur ce malheureux bâtiment une fusillade qui ne cessa qu'à la nuit. L'équipage fut admirable de dévouement; et, au milieu des halles ennemies, les ordres du commandant furent exécutés comme si on eût fait une manœuvre d'exercice. La mâture fut coupée, les ancres de bois furent jetées à la mer, ainsi que deux canons. Deux seulement furent employés à tirer sur les Bédouins, qui serraient le bâtiment de deux côtés. La Yodette, corvette à vapeur, entendit ces coups, vint s'embosser près du Groenland, et, par un tir bien entendu, elle fit évacuer aux Bédouins la plage, d'où ils incommodaient le plus le bâtiment. Les coups de canon furent aussi entendus par le Pluton, autre corvette à vapeur, à bord de laquelle était le prince de Joinville, qui accourut aussitôt sur le lieu du désastre. Sans calculer le danger, le prince a voulu lui-même juger de ses propres yeux de l'état du Groenland, et, ayant reconnu l'inutilité de toute tentative pour le relever, il ordonna de faire évacuer l'équipage. Cette opération se fit sans confusion, et le capitaine, avant de quitter pour toujours ce beau bâtiment, a dû y mettre le feu de ses propres mains, pour que cette coque ne tombât pas, comme un trophée, aux mains des Bédouins. Le Groenland avait été construit au port de Rochefort; sa machine sortait des ateliers de M. Hallette; elle avait coûté 820,000 fr. On

évalue à 5 millions une frégate à vapeur, appareil, coque et armement compris; c'est donc à ce chiffre qu'il faut porter la perte que vient de faire notre marine. Le Groenland était un des quatre bâtiments transatlantiques que l'on avait pris le parti d'utiliser dans la Méditerranée au service militaire. Outre la perte matérielle, on a à déplorer la mort d'un marin, qui a reçu une balle à la tête; treize autres personnes ont été plus ou moins grièvement blessées.

M. le prince de Joinville est prochainement attendu à Toulon. Le conseil municipal de cette ville a voté 20,000 fr. pour la réception qu'elle compte faire au jeune amiral. Les victimes de la campagne meurtrière dont le premier acte vient de se terminer n'ont point été oubliées. Une somme de 300 fr. est réservée pour chaque veuve de marins toulonnais qui ont été tués dans les attaques de Tanger et de Mogador.

Le différend de l'Angleterre et de la France à l'occasion de l'affaire de Taiti est terminé par un arrangement qui paraît avoir satisfait, de l'autre côté du détroit, les adversaires



(Dépôt à l'Hôtel des Invalides des drapeaux pris à Mogador.)

eux-mêmes du cabinet de sir Robert Peel, mais qui chez nous a valu au ministère français des reproches de la part même des feuilles conservatrices. On n'a pas bien compris la distinction entre M. d'Azémar, qui a été révoqué, dit le *Journal des Débats*, et M. d'Azémar chargé de l'ail, en qui a été accordé, nous apprenons par ce motingé exprimé par la France des mensurés prises par le commandant et le blâme de sa conduite; mais on n'a rien compris du tout à l'indemnité accordée à M. Pritchard. Cette mesure amena inévitablement une discussion dans les Chambres, car la publicité donnée à cette clause du traité ne permit pas de prélever la somme nécessaire sur les fonds secrets des affaires étrangères ou de l'intérieur. Elle devra donner lieu à l'ouverture ou à la demande d'un crédit qui sera pour nos deux tribunes une occasion de traiter la question tout entière. Nous désirons vivement que le ministère, qui n'a jusqu'ici fourni aucun éclaircissement à l'anxiété toute naturelle du public, soit en mesure de donner alors les explications les plus satisfaisantes pour la dignité nationale, que son devoir est de ne jamais laisser compromettre; nous espérons aussi qu'il n'aura été pris aucun engagement de restreindre le développement progressif de notre marine, car nous voyons, par de nombreuses correspondances les plus récentes, que l'Angleterre, de son côté, continue à travailler activement à mettre la sienne sur le pied le plus formidable. Nous lisons aussi dans le *Pilote de Commerce*: « On croit que le gouvernement a le projet de faire élever des fortifications sur une large échelle dans les îles de Jersey et de Guernesey. On mettra le fort Georges dans un bon état de défense, et l'on établira des forts sur les points qui domineront le mieux les grands et petits Rieux. On va faire de grands changements dans le château Cornet, et l'enceinte sera mise en état de défense. Le général Napier a toujours manifesté le désir de fortifier cette partie de l'île, et ses représentations n'ont pas peu contribué à appeler l'attention sur les moyens de défense de toutes les îles du canal, et particulièrement d'Anreguy et de Guernesey. Ce sont nos postes avancés vis-à-vis de la position maritime si importante de Cherbourg. » Les ministres anglais ne pourront trouver mauvais que les nôtres imitent leur exemple.

Le parlement anglais a été prorogé non par la reine en personne, mais par commissaires. Le lord chancelier a donné lecture du discours de la reine, dans lequel il est fait allusion à l'arrangement dont nous parlions tout à l'heure. « Sa Majesté, y est-il dit, a été récemment engagée dans des discussions avec le gouvernement du roi des Français sur des événements de nature à compromettre la bonne intelligence et les relations amicales entre l'Angleterre et la France. Vous vous réjouirez d'apprendre que, grâce à l'esprit de justice et de modération qui a animé les deux gouvernements, ce danger a été heureusement écarté. » Le parlement a été prorogé au 10 octobre prochain. Mais il est probable qu'il y aura encore plusieurs prorogations avant que le parlement ne soit rappelé pour l'expédition des affaires, suivant l'expression consacrée.

Les trois royaumes ont été tout surpris et diversement affectés par la décision de la cour des lords qui a prononcé la cassation de l'arrêt porté contre O'Connell et ses amis. Le lord chancelier avait, dans la délibération, donné le premier son avis, qui était pour la confirmation du jugement. Lord Denman, lord Colclough et lord Campbell ont enis O'Connell contraire, et leur renvoi de légistes a été d'un grand poids sur l'esprit de beaucoup de leurs collègues. Quand la question a été prise d'être mise aux voix, lord Warrincliff a prié les lords qui ne sont pas juriconsultes de s'abstenir, et tous ont fait droit à cette observation. On a voté immédiatement après, et le vote a donné pour résultat l'indivision du jugement. Nous donnons un extrait de ce qui s'est passé, et il est à remarquer que nous n'avons subi une grande partie de la peine qui a été mal à propos prononcée contre lui. C'est un argument puissamment pour l'obtention d'une réforme dans la législation pénale de l'Angleterre. A Londres on a vu dans cette décision un ébranlement possible de l'existence du cabinet. Le *Standard* est d'avis qu'O'Connell se verra avec plaisir tira de peine, et qu'il ne sera plus désormais aussi arrogant. « Si l'on sort pas de prison, dit ce journal, comme un homme plus sage et plus réfléchi, il en sortira comme un animal mieux apprivoisé, ou *on l'y fera rentrer*. » Ce journal est le seul qui exprime ainsi l'opinion que l'on puisse songer à recommencer la procédure. Les journaux de l'opposition émettent au contraire l'avis qu'O'Connell trouvera une grande force dans son acquittement, et ils en tirent un nouvel argument en faveur de l'opinion qu'ils ont soulevée, que le procès était une faute. Un convoi spécial a été expédié à Windsor, pour informer la reine de l'issue de cette affaire, et un courrier du gouvernement est également parti par un convoi spécial avec des notes pour lord Reelsbury, lord lieutenant d'Irlande. Mieux de trois heures après que l'arrêt eût rendu son effet, et dans des lords, il a été connu à Dublin. Une foule immense était assemblée à Kingsweston, attendant l'arrivée du paquebot. A quatre heures trois quarts, le steamer est entré dans le port. M. Ford, Cantwell et Mahony, agents des condamnés, ont paru sur le pont avec des pavillons blancs portant ces mots : *Jugement infirmé par la chambre des lords*. — O'CONNELL EST LIBRE! — Aussitôt un immense applaudissement est parti de la foule, et les acclamations ont continué jusqu'à l'arrivée de ces messieurs à la station du railway. La nouvelle se répand comme une traînée de poudre, et l'on entend de cris de joie dans toutes les directions. Vingt minutes après, le *Dublin Evening-Post* publiait le rapport des journaux de Londres. Une affiche était collée à la porte des bureaux, et la rue était encombrée de curieux. On a fait distribuer, pour annoncer l'événement, des affiches imprimées sur satin, tirées à bord du paquebot. On s'attendait généralement à une décision contraire; aussi se regardait-on les uns les autres comme si l'on eût senti un choc. A six heures, les cloches de l'église paroissiale de Saint-Paul ont sonné à toute volée, et le signe de réjouissance. Des masses de visages réjouis traversaient les

rues dans un silencieux triomphe qui n'en éclatait que mieux pour être plus contenu. On ne savait d'abord si les prisonniers seraient mis en liberté le lendemain, par ordre du gouvernement d'Irlande, ou si l'on attendrait jusqu'à l'arrivée d'un *verdict* officiel de la chambre des lords. Mais tout se préparait pour une grande démonstration.

L'ordre de la chambre des lords pour la mise en liberté fut apporté le vendredi 6, et les formalités ordinaires ayant été remplies, il fut déclaré à O'Connell et à ses amis qu'ils étaient libres. O'Connell ayant alors manifesté le désir de quitter la prison seul et à pied, et ayant fait prier la population d'être calme sur son passage, on vit la multitude se séparer d'elle-même en deux haies sur le chemin du pénitencier à Merion-Square. L'intervention de la police fut inutile: O'Connell avait répondu du maintien de la tranquillité. L'ovation n'était que différée. Avant de sortir de prison, O'Connell avait demandé la liste de tous les prisonniers ayant fait leur temps qui se trouvaient retenus par suite du non paiement d'amendes auxquelles ils avaient été condamnés. Il paya le lendemain, pour quarante détenus qui se trouvaient ainsi rendus à leur famille le samedi matin. De très-bonne heure, O'Connell était retourné à la prison pour celle qui devait couvrir le triomphe de la cause du rappel. Bien que la pluie tombât par torrents, la foule était venue attendre O'Connell à la porte de la prison. A onze heures le temps s'étant éclairci, les ruzs devinrent de plus en plus compactes. La foule s'éleva comme dans les meetings inconnus afin que chacun put distinguer les traits du libérateur de l'Irlande. L'ordre le plus parfait régnait parmi cette population enthousiaste et dévouée. Les divers corps de métiers de la ville s'y trouvaient avec leurs bannières et précédés de musiciens revêtus de costumes de caractères. Dublin seul n'avait pu fournir assez de voitures pour l'organisation de ce cortège; on en avait été chercher dans le comté de Wicklow. Elles contenaient les membres de l'association du rappel, les aînés, le conseil municipal, ayant en tête le lord-maire, et une foule de personnages et de fonctionnaires. Lorsque enfin, à deux heures, O'Connell est sorti de la prison, et qu'on l'eût déterminé à monter sur un magnifique char de triomphe, l'air retentit d'un tonnerre d'applaudissements. O'Connell portait sa toute consacrée de velours vert. Le cortège a parcouru divers quartiers très-peuplés jusqu'à la demeure du libérateur. Arrivé là, celui-ci est alors monté sur le balcon, et il a adressé à la foule une de ces harangues avec lesquelles il sait si bien l'électriser. Il a annoncé qu'il se rendrait, le 9, dans Conciliation-Hall. Là, il donnera connaissance de tous ses plans pour l'avenir, et entre autres choses il osera, a-t-il dit, dans le détail de son projet de réunion des comtés pour demander par pétitions la mise en accusation des juges, du procureur-général, et d'autres personnes qui ont figuré dans le procès. Peu d'instants après, le libérateur a quitté le balcon, et M. Steele, faisant signe au peuple, a crié : *Bretzchez-vous*. Bientôt cette foule a disparu, et Merion-Square et ses environs, un moment auparavant si animés, sont rentrés dans le silence. Un banquet immense s'organise pour fêter le libérateur et ses *co-mutants*. Il lui arrive de toutes les parties de l'Irlande des députations avec des adresses de félicitation. Le *Times* dit à cette occasion : « L'Irlande est dans un état de foie exaltation. En ce quelques processions triomphales, encore quelques discours, quelques promesses, et que viendra la vanterie de l'agitation pacifique d'O'Connell? Mais que fera le gouvernement? »

La malle de l'Inde, ayant quitté Bombay le 19 juillet, n'est arrivée à Malte que le 4 septembre. Elle n'a apporté que la nouvelle d'une sédition d'un des régiments du Bengale, la perte d'environ quatre-vingt missionnaires et cavaliers irréguliers, surpris par l'ennemi près de Shikarpore, et l'espoir de brillantes récoltes. Lord Ellenborough attendait à Calcutta l'arrivée de son successeur, lord Hardinge.

Le *Times* assure que des mouvements insurrectionnels ont eu lieu au commencement du mois d'août dernier dans la régence de Tripoli. « Nos lettres de Tripoli, dit-il, rapportent qu'une insurrection a éclaté dans les monts Gériens, et que Milud-Cheick, l'ex-ministre, de la famille disgraciée des Mahandis, s'est mis à sa tête. Un corps de cavalerie turque, qui s'était avancé contre eux, a été repoussé avec la perte de son colonel, Ismaël-Bey, qui a été tué ou fait prisonnier. Le fils du pachà doit s'embarquer pour Benzay pour prendre le commandement de l'armée d'expédition. Le bruit court que quel-ques Français dirigent les mouvements des montagnards insurgés; mais cette nouvelle paraît être mal fondée. »

Par l'Allemagne, on a des nouvelles de Constantinople du 21 août. La Porte se préoccupe des moyens à prendre pour empêcher l'introduction dans ses Etats des journaux grecs. Nous avons vu que les journaux de ce sujet aux ambassadeurs; cette note se résume ainsi : Le sujet aux ambassadeurs, 1<sup>o</sup> qu'elle va défendre à tous ses sujets de recevoir ses journaux, et va transmettre à cet égard des ordres dans les provinces; 2<sup>o</sup> qu'elle adresse une note au gouvernement hellénique pour qu'il empêche l'expédition des journaux grecs dans les différentes échelles de l'empire. Elle prévient en même temps les représentants étrangers que, dans le cas où le gouvernement hellénique se refuserait à prohiber l'expédition de ces journaux dans les ports de l'empire ottoman, le gouvernement de S. H. prendrait les mesures qui lui seraient commandées par les circonstances.

D'après une lettre d'Alap du 2 août, M. Flandin, peintre, chargé, comme nous avons déjà eu occasion de le dire, par le gouvernement français, de peindre les antiquités de Nive, a été attaqué près des murs de cette ville, et il n'a dû son salut qu'à l'arrivée du chef de cette localité.

En Espagne, les élections ont commencé le 5 septembre. Les électeurs votent chacun dans leurs districts; mais les sénateurs et députés ne sont proclamés que dans les chefs-lieux de provinces, où sont réunis tous les électeurs. L'accomplissement de ces formalités demande plusieurs jours, et l'on

ne saura qu'à la fin de cette semaine le résultat des élections de la province de Madrid, et huit et dix jours plus tard, celui des élections des autres provinces. Le président et l'avocat-général du *Relaxo* de Lisbonne viennent de résigner leurs fonctions. Le dernier s'est adressé directement à dona Maria, et lui a dit : « Madame, en 1856, après la révolution de septembre, j'offris ma démission à Votre Majesté parce que la charte que j'avais jurée avait cessé d'être la loi du pays. Aujourd'hui je l'offre encore pour le même motif. »

D'après une lettre en date du 15 juin, adressée de Buenos-Ayres à Bordeaux, un traité offensif et défensif avait été conclu entre la république de Montévidéo, la province de Corrientes et le Paraguay, en vue de renverser Rosas et d'établir la république Argentine, siège de sa tyrannie. Le Corrientes fournirait 8,000 hommes, le Paraguay 12,000, et le général Paz, au service de Montévidéo, serait appelé au commandement des troupes coalisées. Nous avons déjà dit que l'indépendance du Paraguay n'avait point été reconnue par Rosas; cet Etat prétend décider la question. Les mœurs des Paraguayens sont douces et pacifiques; cependant ils sont braves, vigoureux, exercés au maniement des armes; tous les citoyens, et en particulier le clergé, ont une grande confiance en la doctrine de l'abbé Francis qui se propose d'établir pour la défense de sa dictature théocratique. En son vivant, le Paraguay aurait pu mettre 25,000 hommes sur pied, il n'y a donc aucune exagération dans le chiffre de 12,000 hommes qui formerait le contingent de cette république. La province de Corrientes a fait partie de la confédération Argentine jusqu'en 1858, époque où elle se sépara de la cause de Rosas en français avec l'amiral Leblanc, commandant l'escadre néo-géographique, l'exemption du blocus qui frappait Buenos-Ayres. Rosas s'en vengea par une agression suivie des plus horribles cruautés; la province fut dévastée et soumise; mais elle se souleva de nouveau, et ses troupes tiennent toujours la campagne. A la tête de ce mouvement se trouve la famille puissante et riche des Madariaga, qui soutiendra jusqu'au bout une lutte où la défaite est la spoliation et la mort dans des tortures de canibales. Enfin la confiance des Corrientinos est acquise au général Paz, qui, en 1841, releva leur part par une victoire décisive. — Si la nouvelle de cette coalition est exacte, la lutte de Montévidéo et de Buenos-Ayres, au lieu de se terminer par une intervention européenne, finira par la lutte énergique des provinces américaines. Le ciel leur soit en aide! A cette heure l'Europe a d'autres soucis que ceux de la Plata. On renouera que la question, d'abord posée entre la république Orientale et la république Argentine, s'est élargie, et qu'en embrassant de nouvelles provinces, elle implique peut-être la création future d'une vaste confédération nouvelle.

La question concernant l'unité de la représentation nationale à substituer aux quatre ordres vient d'être résolue définitivement dans la nouvelle diète de Suède, contrairement aux espérances de la majorité du pays. Ce projet de réforme de la constitution avait été adopté par les derniers états. Mais toute modification au pacte fondamental a besoin, pour être convertie en loi, d'être votée par deux diètes successives et à l'unanimité des ordres. Or, le 29 août dernier, la proposition a été rejetée dans l'ordre de la noblesse à une majorité de 45 voix; l'ordre du clergé a émis un vote tout semblable, c'est-à-dire que, comme la noblesse, il est revenu sur la mesure libérale qu'il avait précédemment adoptée. L'ordre des bourgeois et celui des paysans, ont persévéré, au contraire, à une immense majorité. Evidemment ce ne peut être là que un acheminement vers un accord qui mettra fin à ces graves embarras au gouvernement nouveau. Le contraste des institutions libérales de la Norvège et des privilèges contre lesquels a jusqu'ici vainement protesté la Suède excitera constamment cette nation, et tôt ou tard la raison l'emportera. Le 28 août, la chambre des magnats de Hongrie a eu aussi une séance très-agitée. Il s'agissait de la réforme des villes libres, sur laquelle la chambre des états avait fixé un *ultimatum*. Cette dernière chambre insiste sur les réformes qu'elle a présentées; elle proteste contre l'intervention des magnats pour tempérer l'élément démocratique. L'opposition, dans la première chambre, a pris fait et cause pour la chambre des états. Le comte de Pallfy, notamment, chef de ce parti, a dit à ses collègues les magnats qu'ils ne formaient pas une véritable aristocratie, et que des hommes ignorants, endettés et serviles n'étaient pas des aristocrates. Le comte Ladislas Teleky a dit à son tour : « En voyant qu'il n'y a rien à attendre de bon des membres qui siègent de l'autre côté de la chambre, je fais la motion d'abolir la chambre des magnats, comme étant constituée de sentiments hostiles à la nation et à la liberté. » Cette motion a été adoptée à une majorité de deux tiers. Elle a été votée à l'unanimité par les conservateurs. On en fait compte emporté; toutes les propositions de la chambre des états ont été rejetées. Mais cette séance n'en fera pas moins époque dans les annales de la Hongrie, si elle n'a pas d'autre effet immédiat que de hâter la clôture de la session.

On vient de publier une ordonnance rendue par le roi de Danemark à Wyck (chef-lieu de l'île de Fœhr, dans le duché de Schleswick), en date du 16 août, et qui convoque les états provinciaux des îles danoises (Seeland, Fionie, Laaland, Falster et les Feroer) pour se réunir le mardi 15 octobre prochain dans la ville de Røschild, près Copenhague. C'est le célèbre légiste M. O'erstedt, ministre intime d'Etat et procureur-général du roi pour le royaume de Danemark, qui S. M. a nommé son commissaire près cette assemblée d'états, dont la durée est limitée à trois mois. Parmi les nombreux projets de lois qui seront soumis à l'examen des états, il y en a deux pour objet la réforme de la procédure criminelle et des lois pénales, l'adhésion suppression de toute école de loi, la réorganisation de l'université de Copenhague et des établissements scolaires qui en dépendent, la création de divers railways, la réduction du port des lettres, etc., etc.

L'expédition scientifique au mont Blanc de MM. Bravais, Martins et Le Pileur a été enfin couronnée d'un complet succès. C'est dans la journée du 28 août qu'ils ont atteint la cime de cette montagne. Ils y ont passé près de cinq heures consécutives, malgré un froid de huit à douze degrés et la souffrance causée par la rayée de l'air à une élévation de près de quinze mille pieds au-dessus de la mer moyenne. Les jours suivants ont été consacrés par les voyageurs à diverses observations scientifiques faites à la station du Grand-Plateau (environ deux mille cinq cents pieds au-dessous de la cime), où ils ont campé au milieu des neiges du 27 août au 2 septembre. Leur courage et leur persévérance ont fait triompher d'obstacles qui auraient arrêté des voyageurs moins résolus. Ils n'ont en que deux guides et quatre porteurs pour toute escorte. Jamais on n'avait encore fait l'ascension du mont Blanc avec un aussi petit nombre d'aides. De Saussure y avait eu avec lui une véritable caravane de guides, de porteurs et de domestiques. L'ascension de MM. Bravais, Martins et Le Pileur est la trentième qui ait réussi depuis l'année 1786, où la cime du mont Blanc fut atteinte pour la première fois par le docteur Pacard, de Chamouaux, et non par le naturaliste de Saussure, comme on le croit communément. Le nombre total des voyageurs connus qui ont pris part à ces diverses ascensions est maintenant de quarante-quatre, dont deux femmes.

L'Académie des inscriptions et belles-lettres a décidé qu'il serait répondu au ministre, sur la question du cœur trouvé à la Suisse-Chapelle, que dans l'état actuel des documents et de la discussion, rien n'autorise à affirmer que ce cœur soit celui de saint Louis. Elle a exprimé le vœu que ces restes mortels d'un chrétien qu'il soit fustigé, dans le lieu même où ils ont été trouvés, à leur sépulture.

L'armée a perdu MM. les généraux Tavernier, Molin et Pailhès, tous les trois ayant rendu au pays de nobles et glorieux services. Le dernier avait été compris, sous la restauration, dans le procès de la conspiration de Bellort, et avait subi deux années de prison. — M. le duc d'Osuna est mort à Madrid le 29 août au matin des suites d'une fièvre cérébrale. M. le duc d'Osuna habitait souvent Paris, où il avait de nombreux amis. Il n'était âgé que de trente et quelques années; il laisse une fortune de près de trois millions de rente dont son frère hérite.

Ces trois artistes étaient d'ailleurs parfaitement secondés par M. Barnouillet.

M. Barnouillet est Français sans doute; mais il a fait toutes les études que faisaient autrefois les Italiens: nul chanteur, pas même Tamburini, n'a une vocalisation plus facile et plus brillante. De plus, il a longtemps figuré sur les premiers théâtres de la péninsule; il en a pris toutes les habitudes musicales, et l'on peut dire qu'il n'y a point de chanteur Italien qui soit plus Italien que lui.

Grâce au talent et au zèle de ces quatre artistes, *Othello* vient d'être exécuté à l'Opéra, sinon d'une manière complètement irréprochable, du moins beaucoup mieux qu'il ne pourrait l'être aujourd'hui sur les scènes d'Italie, même sur les plus importantes. Car, il est bon de le remarquer, ce glorieux génie musical, que la France honore à l'égal de ses plus grands hommes, est maintenant presque oublié dans sa patrie; la génération actuelle sait tout au plus son nom, et ne connaît point ses ouvrages.

L'orchestre de l'Opéra exécute la partition d'*Othello* avec un tact et un goût parfaits. Ce n'est pas cet orchestre violent, brutal et tapageur des compositions modernes; il se montre aujourd'hui poli et discret, tient encore convenablement sa place, mais n'usurpe jamais celle d'autrui, et ne coupe plus la parole aux chanteurs. C'est un plaisir délicieux que d'écouter avec attention ces merveilleux accompagnements de *Othello*, de suivre dans leurs ondulations capricieuses tous ces *lessins sonors*, si l'on peut ainsi parler, qui escortent la voix, la suivent ou la précèdent, et pourtant ne la font jamais disparaître.

*Othello*... Mais qu'allais-je faire? Analyser le chef-d'œuvre et en indiquer les beautés? Queoquin a étudié la musique, la comprend, il est assez heureusement organisé pour en jouir, sait *Othello* par cœur, et je n'ai rien à leur apprendre. Quant aux autres... ce n'est pas pour eux que j'écris.

THÉÂTRE-FRANÇAIS. *L'Héritière, ou un Coup de Partie*, comédie en cinq actes, par M. EMPIS.

Rien n'est moins plaisant que cette comédie, je vous le jure. Rien n'est plus sérieux, plus sombre, plus noir; on n'y rit guère; mais, en revanche, on y pleure quelquefois, ce qui est du moins une compensation.

Il s'agit d'un vaucien qui a nom Lucien Daubray. Daubray a des vices assez variés; mais il a de bons talents et de l'esprit, et, jusqu'ici, le drôle a fait assez agréablement son chemin dans le monde. Il est secrétaire d'ambassade, et aspire à devenir mieux que cela. Qui l'en empêcherait? Personne ne connaît ses méfaits, et de grandes dames le protègent.

Une, madame la duchesse de Rovenille, a, pour s'intéresser à lui, des raisons secrètes que je ne vous dirai point, parce que la *vie privée doit être murée*, comme dit M. Royer-Collard, et qui l'aient toujours ménager la réputation des dames. L'autre, madame la comtesse de Sireuil, n'a que des motifs avouables, et s'inquiète surtout de la marier avantageusement.

C'est une maîtresse femme que madame de Sireuil; sa volonté ne connaît point d'obstacles, et son activité ne souffre point de retards.

« Je me voicis de retour, dit-elle à son protégé, Je vous amène une femme charmante; vingt ans, et trois millions de dot. » Comment Daubray ferait-il le difficile? Il doit, sans qu'on s'en doute, 500,000 francs pour lesquels les recors sont à ses trousses, et arrivent jusque chez lui, amenés par son créancier, M. Saint-Laurent. Les voilà tous en présence, Daubray, la comtesse de Sireuil et son fils, Renaud et sa niece, et Saint-Laurent, qui a laissé les gardes de commerce dans l'antichambre; notez bien que Saint-Laurent est l'homme d'affaires et de confiance de madame de Sireuil. « Voyons, Saint-Laurent, que pensez-vous de ce mariage que nous faisons, Ah! » Daubray implora sa pitié en phrases à double sens. « Ah! vous voulez me corrompre? s'écria en riant l'homme d'affaires; je vous prévins que cela vous coûterait cher: 200,000 francs, voilà mon prix! — Va pour 200,000 francs! » dit Daubray sur le même ton. Et cet impudent marché se conclut ainsi devant quatre témoins, qui rient de tout leur cœur, et croient que c'est une plaisanterie.

Les affaires de Daubray sont en bon train; mais qui peut compter sur la fortune? M. Louis Morel arrive tout à coup de Saint-Petersbourg. M. Morel est secrétaire d'ambassade, comme Daubray; mais il n'a que cela de commun avec lui, c'est un homme sérieux, et même très-ennuyé, il faut le dire; mais enfin c'est un homme honnête, modeste, laborieux, rangé, incapable de se pousser par l'intrigue, de jouer, d'avoir 500,000 francs de dettes, et de garder sa maîtresse en épousant une héritière. Ce qui m'étonne en lui, c'est qu'il soit aussi bien informé des affaires les plus secrètes de Daubray. Il a des obligations au bonhomme Renaud, et se croit tenu à lui montrer son danger. « Prenez garde à mon confrère: ce n'est qu'un drôle. Il a une maîtresse que je connais particulièrement, et qui revient avec moi de Russie; il a des dettes, dont je suis le chiffré... » Le rôle de ce Morel ne vous paraîtrait-il pas plus vraisemblable s'il était préfet de police, un lieu d'été diplomate? — Il fait mieux; il va et z. le ministre, et lui révèle que Daubray a trafiqué des secrets de l'Etat. Comment, c'est ce qu'on ignore. Probablement, il a fait connaître en temps voulu à l'empereur de Maroc l'expédition qui allait être dirigée contre Mogador, et c'est lui qui est cause que nos marins ont rencontré une défense si bien préparée; car, s'il n'avait eu pour correspondant et pour acquéreur des secrets de l'Etat qu'un banquier ou un agent de change, le ministre, qui sait son monde, et M. de Sireuil, ne se gendarmeraient pas tant pour si peu de chose.

Or, le ministre rend Daubray aux doucours de la vie privée. De son côté, Renaud ne veut plus entendre parler du mariage, et voilà la destinée de notre intrigant et les 500,000 francs du Saint-Laurent qui ne tiennent plus qu'à un fil. Ce fil, c'est la résolution de Catherine, qui est majeure et dont M. Daubray a su se faire aimer. — Que ces mauvais sujets sont dangereux! — D'abord Catherine se montre fort résolue; mais Renaud pleure, et Catherine hésite. Comment décider Catherine et vaincre ce vieillard? Saint-Laurent et Daubray imaginent de déclarer que mademoiselle Catherine ayant eu l'imprudence d'accorder à M. Daubray quelques entretiens particuliers, il s'est passé entre eux des choses qui rendent leur mariage absolument nécessaire.

Oh! pour le coup, cela est trop fort, et je me lasse de vous raconter avec tant de détails ces ballets et ces infamies. Permettez-moi de couper court et d'aller droit au dénoûment. Le dénoûment, c'est que Catherine apprend ce qu'on lui impute, qu'elle proteste et se révolte, et met son amant à la porte. Mais, avant d'en venir à cette extrémité, elle a quelques scènes touchantes qu'elle joue avec beaucoup de grâce et beaucoup d'âme (Catherine, c'est mademoiselle Plessy). Croyez-moi, vous ne pouvez mieux faire que de vous assurer bien vite d'une loge et d'aller voir la comédie de M. Empis, — si vous aimez à pleurer.



Il y a huit jours, pour préparer et justifier la fugue qu'il préférait, le *Courrier de Paris* démontait aux lecteurs de *L'Illustration* que Paris n'était plus qu'un désert. Lui, aussi, l'a abandonné, en nous laissant, ainsi qu'à son concierge, le soin de dire qu'il n'y est pas.

Paris, qu'on en dise, n'est pas si solitaire, il n'est pas non plus moins bruyant que de coutume. Les maçons y ont pénétré de toutes parts, et les gratteurs de façades, comme les scieurs de pierres, remplissent l'air de cette harmonie qui vous déchire les oreilles et vous ébranle les dents. De tous côtés l'on travaille, et M. de Rambuteau procède comme ces propriétaires qui font arranger leurs appartements des qu'ils sont vacants. Paris sera plus brillant que jamais, lorsque ses habitants ordinaires viendront en reprendre possession. Quinze églises sont en ce moment en voie d'achèvement, d'embellissement ou de restauration; les peintres, les sculpteurs et les architectes se partagent ces travaux. Les palais des deux Chambres complètent leurs décorations; on construit, à l'extrémité sud de la rue d'Ulm, un palais pour l'École Normale; près du Panthéon, sur l'emplacement de l'ancien couvent de Montaigne, qui fut successivement une prison militaire et une caserne, on élève un bâtiment pour la Bibliothèque de Sainte-Geneviève; on achève de réparer le port Royal et la Manufacture des Tabacs; on conduit de l'eau au palais des Beaux-Arts; on restaure activement la Sainte-Chapelle; une prison, celle de la rue Traversière-Saint-Antoine, se termine; des halles immenses sont projetées; elles entraîneront la démolition de cent cinquante-sept maisons; des rues nouvelles vont s'ouvrir; enfin, près de sept cents maisons particulières sont en construction, et trente-cinq mille ouvriers sont occupés à ces ouvrages, qui changent la physionomie de Paris.

Mais, pendant que les maçons abattent, construisent et réparent, MM. les architectes-voyers de la ville sont-ils donc en vacances? Sur plus d'un point, dont l'élargissement est obligatoire, le paraspas étonné voit reprendre des façades, reconforter des piliers, et, pour parler la langue de ces messieurs, renouveler des portails. La rue Neuve-Saint-Augustin, cette rue si fréquentée, si étroite et si dangereuse aux abords de la rue de Richelieu, semblait devoir prochainement profiter du retrait d'une maison tombant en ruines. Cette maison se reconforte aujourd'hui, du bas en haut, en plein soleil. Nevez-vous bien vous caicher, du moins!

Les infractions commises par les propriétaires ne viennent pas toujours seules s'exposer aux bons résultats des efforts de l'administration. Notre excellent conseil municipal fait aussi quelquefois des siennes. Nous avons dit dans ce journal tout ce qui était fait à Saint-Vincent-de-Paul, tout ce qui restait à faire et était résolu. L'église allait être ouverte et inaugurée; les peintures et travaux d'art avaient été complétés après sa consécration; 500,000 fr. nous l'avons dit, avaient été portés dans ce but au plan approuvé par le conseil. Ce lui-ci même avait ouvert sur cette somme un premier crédit de 100,000 fr. Mais au moment d'en régler l'emploi nos conseillers se ravisent, et il se trouve parmi eux une majorité de braves gens et d'honnêtes pères de famille qui se demandent à quoi sert la peinture monumentale et ce qu'elle prouve. Ils admettent bien la peinture que vous savez, à laquelle ils recourent pour se faire reproduire et exposer au Musée en officiers de la garde nationale ou en magistrats. Mais ils se sont dit: Quand nous aurons dépensés 500,000 fr. à réparer le pieceau de M. Delacroix, le pieceau de M. Scheffer, le pieceau de M. Delacroix, le pieceau de M. Pradier ou de M. David, notre octroi nous rappartera-t-il un sou de plus? — Non; partant point de travaux d'art, à moins qu'on ne veuille un joli badigeon, jaune tendre, comme Saint-Denis. Voilà où en est Saint-Vincent-de-Paul, que l'architecte et l'administration de la ville sont actuellement peu tentés de livrer aux fidèles et à la critique, tant qu'on ne sera pas revenu sur le vote malencontreux qui autoriserait le public



ACADÉMIE ROYALE DE MUSIQUE. — *Othello*, opéra en trois actes, musique de ROSSINI, traduit de l'italien, par MM. ALPHONSE ROYER et GUSTAVE VAEZ.

Il y a bien longtemps que l'Opéra ne s'était jeté dans une aussi grande aventure. La musique Italienne, et surtout celle de Rossini, offre mille difficultés d'exécution qu'on ne rencontre pas dans la musique française, et que nos chanteurs, si habiles qu'on les suppose, ne sont point accoutumés à combattre. Ces difficultés abondent dans la partition d'*Othello*, qui a été écrite pour des artistes de *prima forza*, comme on dit en Italie. Elle exige une éducation de chanteur complète, et une telle habitude de la vocalisation, que l'acteur exécute les traits les plus compliqués sans y penser, pour ainsi dire, et sans être distrait un seul instant de la situation où se trouve le personnage qu'il représente, des intentions dramatiques du poète et du musicien, de la couleur et de l'expression qu'il doit donner à chaque morceau et à chaque phrase.

*Othello* est à la vérité le quatrième opéra de Rossini traduit de l'italien, en tout ou en partie, qui vient prendre droit de cité sur notre première scène lyrique. Mais quand on s'occupe du *Siège de Corinthe*, de *Moise*, du *Comte Ory*, l'auteur était présent; il dirigeait les répétitions, donnait ses intentions, et, chemin faisant, modifiant les détails de son œuvre selon les besoins de la langue française, et la capacité des chanteurs. Aujourd'hui il est loin de nous, et d'ailleurs il a si complètement renoncé aux luttes de théâtre, que l'année dernière, il a passé quatre mois à Paris sans enlever une seule fois à l'Opéra.

Qui pouvait le supplier? Personne n'aurait eu cette audace. On a préféré avec raison ne rien changer à son texte, dût-on mettre à une plus rude épreuve la patience obstinée des traducteurs et le dévouement des exécutants. Cette audacieuse résolution de M. le directeur de l'Académie Royale de Musique a été, Dieu merci! justifiée par l'événement. A force de travail et d'habileté, M. Royer et Vaéz ont forcé notre langue si froide, si peu ductile, si embarrassée de consonnes, si chargée d'épithètes, à entrer sans trop de meurtrissures ni d'avaries dans ce moule étroit et flexible de la poésie italienne. A force de travail aussi, et de volonté, madame Stoltz et M. Octave ont acquis une agilité, une spontanéité d'accent, une fermeté d'exécution qu'on ne leur connaissait pas encore, et M. Duprez, malgré l'effaiblissement, l'incertitude et la pesanteur de sa voix, a trouvé moyen, — grâce à quelques modifications de détail et à quelques transpositions presque négligeables, — de porter assez gaiement un fardeau si lourd, de suppléer à la rapidité par l'expression, à l'éclat par la profondeur, et de se montrer, en dépit de tout, éminemment pathétique et terrible dans les scènes passionnées du second et du troisième acte.

à considérer et à juger comme achevée une œuvre pour laquelle, dans la pensée et dans le plan de ceux qui l'ont conçue, il y a beaucoup encore à faire. Espérons qu'on arrivera à faire comprendre à cette majorité du conseil, qui passe sa vie les besticles braquées sur les chiffres du produit des barrières et qui voudrait administrer Paris comme on peut administrer Landernau, que pour donner lieu à des recettes municipales importantes, Paris a besoin d'être considéré par les étrangers comme la capitale des arts et de la civilisation. Cela coûte sans doute, mais, tout compte fait, et la gloire même portée pour mémoire, cela rapporte plus encore.

Le roi s'éloigne de Paris pour séjourner quelques semaines au château d'En et y faire tous les préparatifs de sa visite en Angleterre. Le voyage n'est plus douteux aujourd'hui et les dernières incertitudes ont été levées par l'expédition de Paris à Brighton d'un char à bancs offert par le roi Louis-Philippe à la reine Victoria. Cette princesse avait manifesté l'an dernier, dans sa visite à En, l'intention de faire faire une vaste voiture comme celle dont se sert la famille royale dans ses promenades sur les côtes de la Normandie. Le roi a pris bonne note de ce désir, a fait



(Scène dixième.)

exécuter un chef-d'œuvre de

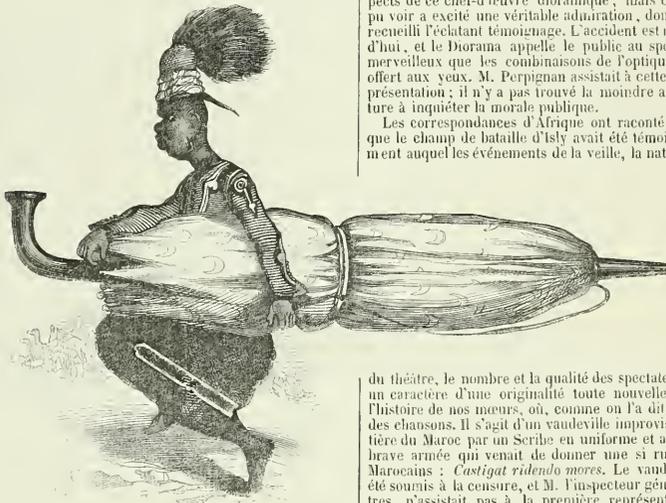
luge. Un accident arrivé le matin n'a pas permis aux spectateurs, accourus avec empressement, de jouir de tous les aspects de ce chef-d'œuvre dioramique; mais ce qu'on en a pu voir a excité une véritable admiration, dont M. Bonton a recueilli l'éclatant témoignage. L'accident est réparé aujourd'hui, et le Diorama appelle le public au spectacle le plus merveilleux que les combinaisons de l'optique aient jamais offert aux yeux. M. Perpignan assistait à cette première représentation; il n'y a pas trouvé la moindre allusion de nature à inquiéter la morale publique.

Les correspondances d'Afrique ont raconté cette semaine que le champ de bataille d'Isly avait été témoin d'un événement auquel les événements de la veille, la nature et l'aspect

de coq, ornement connu de son chapeau.  
« Quelques épisodes burlesques de cette pièce ont fait naître

qui nous seraient envoyées par l'auteur.

« M. Maroc, tanneur, veut enlever madame Algérie, veuve fort séduisante, bien qu'elle ait d'assez grands enfants de deux lits. Maroc compte, pour seconder ses coupables desseins sur la désunion de cette double progéniture, et fait surtout des avances pleines de douces coléreties aux fils du premier mariage. Une intrigante, qui a fait sa fortune dans l'Inde, se sert en secret les intérêts de Maroc, et s'est chargée de traîner madame Algérie des propositions que celle-ci repousse avec des expressions de mépris qui font honneur à sa fidélité. Maroc, de son côté, des enfants de toutes les couleurs protègent ses criminelles entreprises; mais Algérie n'est pas une vertu dont on vienne à bout facilement. Elle a bec et ongles, et même de très-belles laionnettes qui refusent au soleil et qui vont droit au cœur de l'imprudent assez osé pour convoiter ses appas. Maroc en a eu de bonnes nouvelles, et il se repent peut-être, à l'heure qu'il est, d'avoir cédé aux conseils de l'intrigante, laquelle s'abstient de paraître sur la scène et dirige tout de la coulisse, où l'on voit de temps en temps passer un coin de ses vêtements rouges et une plume



(Scène dernière.)

carrosserie, dont le prix est de 63,000 fr., et vient de se faire précéder auprès de sa royale hôtesse par une voiture immense, capable de contenir la famille que cette princesse paraît destinée à réunir autour d'elle et de son époux, prince consciencieux, qui ne considère point les fonctions auxquelles il a été appelé comme une sinécure.

La bataille d'Isly, le bombardement de Tanger et de Meador, font tort au siège de Metz, qui a connu tout depuis une semaine, sans le commandement de M. le duc de Nemours. A peine parle-t-on dans le public des exploits de cette campagne, où la ville de Metz doit capituler à heure fixe, suivant un programme arrêté d'avance. On dit pourtant que Metz ne capitulera pas, et qu'il a été reconnu en conseil d'état-major qu'il serait d'un mauvais exemple que cette place se rendit, même pour rire. Nous verrons bien si la nouvelle est vraie. En attendant, l'Illustration reçoit de Metz des dessins qui montrent les principaux épisodes de la défensive et de l'attaque, sans préférence ni acception de parti, notre estime et notre affection étant acquises aux assiégés comme aux assiégeants.

M. Bonton avait convié mardi la presse parisienne et les artistes ses confrères à un magnifique spectacle. Il inaugurerait un Diorama un nouveau tableau de sa composition: le De-

du théâtre, le nombre et la qualité des spectateurs donnaient un caractère d'une originalité toute nouvelle, même dans l'histoire de nos mœurs, où, comme on l'a dit, tout finit par des chansons. Il s'agit d'un vaudeville improvisé sur la frontière du Maroc par un Serbe en uniforme et applaudi par la brave armée qui venait de donner une si rude leçon aux Marocains; *C'estigat ridendo moros*. Le vaudeville n'a pas été soumis à la censure, et M. l'inspecteur général des théâtres, n'assistait pas à la première représentation. Un de nos amis, qui n'y assistait pas plus que M. Perpignan, a pourtant cru pouvoir nous donner l'analyse de la pièce, ce qui nous a semblé téméraire, mais assez conforme à ce qui se passe dans les journaux les mieux informés. Nous racontons d'après lui, nous obligeant à accueillir toutes les rectifications



(Scène treizième.)

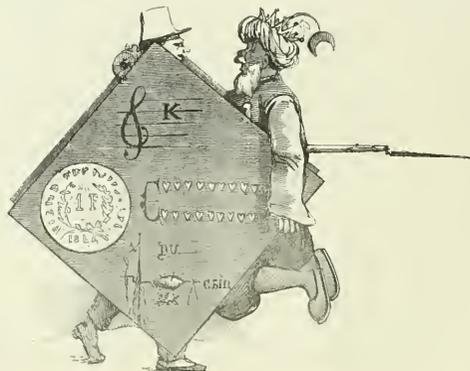
des rires inimitables et provoqué des applaudissements comme on n'en voit que dans un parterre de soldats victorieux. Un des fils du second mariage d'Algérie faisant une brochette de Marocains, un autre revenant de la chasse avec une carrossière bourrée de ce gibier d'une espèce nouvelle, avaient donné lieu à une explosion de gaieté folle; mais le ton de la soirée a été facteur qui remplissait le rôle de gardien du parasol. Quand, après le dénouement de la pièce, le malheureux cherche à s'enfuir, emportant avec lui l'énorme riflard de son maître, on crut que la salle allait s'érouler. Heureusement la représentation avait lieu en plein air.»

Tel est, en substance, le compte rendu de notre ami. Il ajoute que l'on avait dessiné sur le rideau un rébus qui exerçait, durant les entr'actes, la pénétration de ceux des spectateurs qui sont abonnés à l'Illustration.

Voyez les rébus ci-joint.

Laissons parler maintenant le journal d'Alger, qui donne aussi des nouvelles de cette matinée dramatique:

« Durant la représentation, le café, le thé, pris sur l'entree, circulaient à pleines gamelles, et les spectateurs étaient mollement étendus sur les tapis de la maison de l'empereur, fumaient dans les pipes du fils d'Abd-er-Rha-



(Rebus.)

man lui-même et de ses officiers. Le succès de la pièce et des acteurs a été complet. Un grenadier, qui se tordait de rire en voyant la mine piteuse de Maroc, jeta dans son

enthousiasme, sa pipe et son tabac à fumer aux pieds de l'acteur, qui les ramassa lestement, et remercia, par un gracieux salut, son généreux admirateur. »

Cet acteur a reçu des propositions magnifiques de M. Dornement, pour l'époque où il aura terminé son engagement dans la troupe de M. le maréchal Bugeaud.

**Un Voyage au long cours à travers la France et la Navarre.**

RÉCIT PHILOSOPHIQUE, SENTIMENTAL ET PITTORESQUE.

(Voir t. III, p. 249, 265, 509, 575 et 589.)

CHAPITRE XI.

MADAME PINCHON ET SA FILLE CADETE.

Madame Pinchon était veuve d'un fabricant de papier qui lui avait laissé en mourant de belles terres au soleil, une grosse somme ronde, plus la papeterie d'où lui était venu tout ce bien-là. Madame Pinchon appartenait donc à la roture, car si le papier noirci ennoblit force gens, le papier blanc n'a point la même vertu ; elle était bourgeoise, petite bourgeoise, — irréparablement dans une ville où séjourne un roi roûlé avec son entourage d'ex-grands d'Espagne, — et pourtant, comme nous l'avons dit, tous les gens du bel air se pressaient dans les salons Pinchon, et les illustres rejetaux des noms les mieux sonnants du Berry dérogeaient jusqu'à venir danser chez la papetière, fille, femme et veuve de papetiers.

Madame Pinchon avait été, dans son printemps, la beauté fameuse du pays ; l'on se souvenait encore des extravagances amoureuses dont elle avait été cause, et qui ne l'avaient point empêchée de préférer à tous ses poursuivants, nobles et riches, son cousin, le pauvre et modeste Pinchon..... L'excellent homme ! mais il était de ceux dont on ne fait point l'oraison funèbre, parce qu'elle serait trop courte à faire : « Il fut bon ! » Sa veuve conservait encore, au déclin de son âge, les marques de cette grande beauté qui l'avait rendue célèbre, et l'extrême douceur qu'on avait toujours vue empreinte sur ses traits, augmentant avec l'âge, donnait à sa physionomie une grâce touchante qui valait bien celle de la jeunesse. D'ailleurs, — je tiens cela d'un des anciens soupriants de madame Pinchon, qui s'était résigné à n'être que son meilleur



(Madame Pinchon avait été, dans son printemps, la beauté fameuse du pays.)



(C'est la chambre de madame, dit la vieille femme ; entrez, messieurs.)

fonde ; ses tresses blondes, enroulées autour de ses tempes, semblaient elles-mêmes respirer cette mollesse de toute sa figure, et quand Mathilde parlait, sa voix était comme soupirée à force de douceur. Respirer était presque une occupation pour la belle indolente, une occupation de la pensée et du corps ; toute émotion vive, tout dérangement, lui causaient une douleur véritable, et l'équilibre admirable de son être se trouvait rompu par un bruit strident de la rue ou par un cri soudain. Elle se laissait soigner comme une mourante, adorant sa mère pour tous ces petits soins, pour toutes ces minutieuses attentions, sans lesquelles certainement elle n'aurait pu vivre. Un tapis placé sous ses pieds, un coussin sous sa tête, un rideau tiré devant elle pour la garder du soleil, lui semblaient de véritables bienfaits, et, un jour, ses yeux se remplirent de larmes parce que son excellente mère, qui voulait ouvrir la fenêtre, avait d'abord songé à couvrir d'un foulard la blonde chevelure de sa bien-aimée Mathilde.

Or le sieur Othon Robinard de la Villejeunesse, ce terrible sonneur de trompe, ce fauteur d'Alcide, ce casseur d'armoiries, ce destructeur de géants, avait imaginé précisément de s'en venir chercher sa graine de Luzerne auprès de Mathilde Pinchon. Le pauvre homme ! — Madame Pinchon avertit le soupriant du caractère silencieux et de l'humeur pacifique qu'il lui fallait montrer dans son amoureuse poursuite ; en sorte que ce gros et grand garçon, dont la turbulence était la vie même, assis sur un fauteuil, demeurait immobile et les poings serrés devant la belle Mathilde. Celle-ci brodait nonchalamment, sans prendre la peine de tourner la tête vers le beau gentilhomme, qui n'osait commettre un geste, de peur du bruit qui s'ensuivrait. — A ce moment, Oscar et l'abbé firent leur



(Mathilde brodait nonchalamment, sans prendre la peine de tourner la tête vers le beau gentilhomme, qui n'osait commettre un geste de peur du bruit qui s'ensuivrait.)



(L'abbé, qui de sa vie ne s'était hasardé à monter à cheval, reprit tout peusé et tout piteux le chemin de la papeterie.)

leur ami, — quand la belle veuve venait à sourire, ses yeux et sa bouche n'avaient plus que vingt ans.

Madame Pinchon avait vécu à Paris pendant une partie de sa jeunesse, et ce long séjour dans la capitale lui donna aux yeux de la province une sorte de suzeraineté que personne jamais ne songea à décliner. Néanmoins le mérite singulier de madame Pinchon était d'avoir oublié sa vie parisienne, et porté seulement dans sa nouvelle existence la facilité d'humeur et la tolérance d'esprit que Paris seul sait donner... aux femmes surtit. D'où il advenait que la papetière, au milieu de ce petit monde tracassier, de cette société aigrelette, où chacun semble prendre à tâche de rendre plus difficile et de gêner de tout son pouvoir la vie privée de son voisin, il advenait, dis-je, que madame Pinchon, au contraire, s'accommodait des plus maussades, adoucissait les plus amers, amollissait les plus durs, et toujours avait dans la bouche de ces bonnes paroles conciliantes qui semblent comme des liens aimables entre les gens et les choses du monde les plus contraires. Chez elle donc, il était permis d'avoir de l'esprit sans méchanceté ; chez elle on riait sans faire pleurer personne ; elle elle les mots n'avaient à peu près qu'un sens, les intérêts et les égarements se reposaient de leurs luttes incessantes, les jalousies, les envies, les haines se désarmaient pour toute une soirée ; et l'on voyait souvent dans ses salons deux jolies femmes assises l'une à côté de l'autre!!!

Au bout d'un an, l'influence de madame Pinchon était immense dans Bourges, et si bien établie que quand elle eut la généreuse idée de faire décorer, au bout de son jardin, un petit pavillon pour les fumeurs, madame la maire, qui jusque-là répétait à tout venant qu'elle ne donnerait jamais sa



(La châtelaine et son hôte galopèrent ainsi un assez long temps sans mot dire.

fille à un homme capable de fumer, prétendit n'avoir jamais dit cela, et se moqua tout haut de la béguélerie des dames encore hostiles à la fumée de tabac.

Mathilde Pinchon, la seconde fille de la riche papetière, avait la même grâce touchante et la même douceur de physionomie que l'on trouvait sur la figure de sa mère ; mais ses yeux n'avaient point cette vivacité, sa bouche, point ces fins sourires qui embellissaient encore les rides de madame Pinchon ; une humide langueur amortissait le feu des prunelles, et dans le pli de sa lèvre reposait une nonchalance, une paresse pro-

entrée dans le salon ; madame Pinchon se leva pour les recevoir ; Mathilde se contenta de se dresser un peu sur le canapé où elle était assise mollement ; et M. Othon, quittant avec précipitation son fauteuil pour aller au-devant de ses compagnons de voyage, tourna si brusquement sur ses talons qu'il accrocha avec le coude et renversa un des vases de la cheminée. Le fracas fut horrible. Mathilde en ressentit une secousse nerveuse et poussa un grand cri. Le pauvre Othon faisait une triste figure ; mais madame Pinchon se mit à rire, par bonté, et tout le monde se rassit sans plus y penser.

Madame Pinchon avait remis à un autre jour sa grande soirée, et il n'y avait alors dans son salon que quelques intimes : Oscar et le vieil abbé la remercierait donc bien vivement d'avoir daigné les admettre dans son cercle privé. La bonne dame aimait toujours la vue d'un Parisien, peut-être parce que cette vue lui rappelait le Paris de ses jeunes ans, mais plutôt parce qu'elle se sentait libre de pouvoir montrer, en sa personne, à des gens de la capitale, la province telle qu'ils ne se la sont jamais figurée, c'est-à-dire aimable, spirituelle, élégante, en un mot presque parisienne. — On parla de choses et d'autres. Oscar, interrogé sur l'effet que lui avait d'abord produit la ville de Bourges, ne lui point l'impression de tristesse et la naïveté mélancolique qu'il avait ressenties. Là-dessus, madame Pinchon se mit à le tailler docement, lui et tous les Parisiens qui sont, vis-à-vis de la province, dans cet état d'horripilation que nous avons dépeint plus haut.

« Voyez-vous bien, monsieur, disait-elle d'une voix enjouée, à tout prendre, j'aime encore mon petit trou de Berry mieux que votre grande ville. Là-bas, vous vivez trop vite, vous n'avez pas le loisir de compter les moments de votre

existence; ici, notre temps est à nous, et nous savourons notre vie. Là-bas, vous n'êtes tous que des cerceaux, votre pensée a une activité dévorante et retombe sur vous de tout son poids; nous autres, au contraire, nous sommes des faibles d'esprit; mais c'est tout profit pour le cœur: le cœur, voilà notre secret, je ne dirai pas pour embellir notre laide existence de province, mais pour en remplir le vide immense, plus douloureux que tout le reste. Si donc vous autres, messieurs de Paris, vous vous en venez mourir de chagrin dans nos petites villes, c'est que précisément, comme je vous disais, vous n'êtes que des cerceaux; et, notez-le, en province les cerceaux n'ont rien à faire, n'est-ce pas? Un Allemand disait avec esprit: « Paris s'inquiète de ce que pensent les provinciaux à peu près comme la tête de ce que pensent les juives... »

Ainsi, et sur ce ton, elle continua pendant une heure l'épologue aimable et douce de la province. Oscar et l'abbé goûtaient un tel plaisir à l'entendre parler, qu'ils ne songeaient point à prendre la défense des Parisiens attaqués. M. Ohon, toujours immobile et crispé par amour, s'immuait profondément, et songeait au bonheur qu'il aurait de s'époumonner tout à l'heure dans sa troupe de classe.

La soirée s'avavançait. Oscar, qui de temps en temps regardait du côté de la porte avec l'espérance de voir entrer la belle amazone sontramme, commença à craindre qu'elle ne vint point, et, d'une voix polie, il demanda à madame Pinchon la permission d'aller le lendemain visiter sa belle papeterie, qui était l'honneur de la province. A ces mots, le front de la bonne dame se couvrit d'un nuage, et ce fut avec une contrainte visible qu'elle accorda cette permission. L'indolente Mathilde aussi, elle, fronçait les sourcils: — ce qui redoublait la secrète curiosité dont Oscar se sentait possédé depuis la veille au soir.

« Eh bien! ma fille, demanda madame Pinchon quand tout le monde se fut retiré, comment trouves-tu M. de la Villejoyeuse? »

Mathilde fit un geste de dégoût. « Ses bottes craquent sur le plancher! » dit-elle d'une voix languissante.

## CHAPITRE XII.

### LA PAPETERIE. — MADAME DES VILLIERS ET SA FORTERESSE.

La papeterie se trouvait établie sur un cours d'eau qui baignait le pied de la colline au milieu des bois, à douze lieues de Bourges. M. l'abbé voulait visiter en détail cette belle manufacture; mais Oscar avait bien autre chose en tête, et il entraîna son précepteur sur la hauteur où était bâtie la forteresse de madame des Villiers, la fille aînée de madame Pinchon, l'amazone que nous avons rencontrée dans la crypte de Bourges. Cette forteresse, vieille tour octogone dit seizième siècle, noire et déjà ruinée par le soleil, couronnait la colline. On y arrivait par une pente assez douce, adossée pour le bas des chevaux. La tour n'avait point de porte, mais une embrasure voûtée pratiquée au bas du mur y donnait seule entrée. Avant de pénétrer dans ce formidable donjon, nos deux voyageurs remarquèrent avec étonnement, au second étage de la tour, de jolies persiennes vertes fraîchement peintes, et qui juraient d'une façon singulière avec le reste du monument. La vieille femme qui leur servait de guide leur dit que ces persiennes avaient été mises

à la fenêtre de mademoiselle Mathilde, qui venait quelquefois visiter sa sœur, mais ne pouvait supporter le soleil, dont les rayons brûlaient sans obstacle toutes les autres chambres de la tour.

« Oh! ajoutait la vieille, madame aime sa sœur mieux encore que sa fameuse tour, qu'elle ne donnerait pas pour tous les palais du monde. Si vous voyez le joli petit bijou de chambre parquetée et tapissée qu'elle a fait faire à cette belle demoiselle... Mais on n'y entre point, et madame en garde toujours la clef. »

Au centre de la tour se trouvait un puits circulaire dont les murs s'élevaient jusqu'au dernier étage. A l'enlour de ce puits tournait un immense escalier en spirale, éclairé par des fenêtres pratiquées dans les murs intérieurs du puits, et qui venait enfin aboutir à la plate-forme. Toutes les chambres, construites carrément dans les huit côtés de la tour octogone, comme nous avons dit, s'ouvraient sur cet escalier. Au rez-de-chaussée, à droite et à gauche de la voûte d'entrée, se voyaient de vastes écuries où logeaient les magnifiques chevaux et la grande meute de la châtelaine.

Nos deux voyageurs gravissaient le gigantesque escalier, et à chaque instant leur étonnement redoublait. Ils arrivèrent enfin au dernier étage: une chambre dont la porte était ouverte en grand attira leurs regards. « C'est la chambre de madame, dit la vieille femme; vous pouvez entrer, messieurs. » Figurez-vous une vaste salle délabrée, sans tapisserie, des murs décrépis, n'ayant pour tout ornement que des armes, une trompe, des cravaches et des sifflets de chasse; à gauche, une sorte de lit de camp en désordre, sur lequel un gros lévrier dormait sans façon, et, au-dessus de ce lit, le portrait de Mathilde fiché dans le mur avec un clou. C'était là l'appartement de très-haute et très-puissante dame la châtelaine des Villiers.

Pendant que nos visiteurs considéraient avec surprise cet étrange aménagement, la bonne femme, qui s'était mise à la fenêtre, s'écria: « Voici madame qui revient. » Sur le plan incliné de la colline, madame des Villiers, couverte du même habit qu'elle avait deux jours avant dans l'église sontramme, s'avavançait au galop de son cheval. Oscar la vit entrer comme un trait sous la sombre voûte qui formait la porte de la tour, et aussitôt d'énormes aboiements se firent entendre au bas de l'escalier: c'était la meute tout entière qui saluait à sa manière le retour de sa maîtresse. Oscar et son précepteur s'empressèrent de descendre au-devant de la châtelaine; ils la trouvèrent occupée à caresser ses chevaux et chiens, et à peine les regarda-t-elle. Apparemment elle ne les reconnaissait point, ne les ayant vus qu'un instant dans les ténèbres, ou plutôt les ayant regardés sans les voir. « Mathilde est bien? » dit-elle. Ce furent là les seuls mots qu'elle adressa à ses hôtes, qui se recommandaient humblement de madame Pinchon. L'abbé perdit confiance, et Oscar, ne sachant sur quel ton le prendre, eut d'aventure la bonne idée de se mettre à parler cheval. Il avait sur ce sujet quelques idées élégantes, et bien lui en prit; car aussitôt la châtelaine le jugea connoisseur, et lui proposa une promenade hippique, en lui donnant une poignée de main. Oscar s'excessait, disant que madame devait être fatiguée de sa première course; mais madame haussa les épaules, et déjà était en selle. Oscar vit bien que ce n'était point le moment des tergiversations; il s'élança de son côté sur le bel azeau qu'il avait admiré l'autre soir à la porte de l'église, et, suivant madame des Villiers, il se précipita tête baissée sur le versant rapide de la colline. M. l'abbé levait les mains au ciel avec terreur, croyant que son disciple avait soudain perdu la tête; et le petit Van, qui comprenait le danger, hurlait à fendre le cœur.

Heureusement l'azeau était accoutumé à ce cliem et à ce train, et son cavalier arriva sans encombre dans la plaine. L'abbé, qui de sa vie ne s'était hasardé à monter sur un cheval, reprit tout pensif et tout piteux le chemin de la papeterie.

La châtelaine et son hôte galopèrent ainsi pendant un assez long temps sans mot dire; et Oscar remarquait, tout égaré, que l'amazone avait les cheveux blancs comme sa sœur, ce qui était un nouveau contre-sens avec le caractère de sa figure et celui de ses habitudes. Enfin, le chemin s'enroula soudainement par une haie vive très-élevée. Madame des Villiers voulut la franchir d'un bond; elle donna d'éperon à son cheval, mais elle ne put lui faire sauter cette terrible haie. Elle recula, reprit son élan, même échec; deux et trois fois elle renouvela sa tentative sans plus de succès; elle labourait à coups d'éperon les flancs de son cheval, et avait dans les yeux des pleurs de rage. Oscar froidement la regardait.

« Madame, lui dit-il, permettez-moi de vous faire observer que vous vous y prenez mal. »

L'amazone jeta sur lui un terrible regard; puis, sautant bas de son cheval,

« Essayez! fit-elle d'une voix stridente, essayez! »

Oscar mit pied à terre, prit par la bride le cheval rebelle le flatta de la main et de la voix, le fit trotter doucement au près de la haie, puis, le montant avec légèreté, il lui donna du champ; et, sans avoir besoin que d'un petit coup de cravache, il lui fit lestement franchir la haie.

« C'est bien! dit l'amazone avec un regard glacial; vous êtes habile et hardi! »

A cet instant, une sorte de rustique s'approcha de la dam et lui parla bas.

« Vivat! s'écria madame des Villiers en frappant ses deux poignets l'un contre l'autre. Monsieur, voulez-vous venir avec moi? »

Cette demande était adressée à Oscar.

« Très-volontiers, madame; je suis tout à vos ordres. »

Le rustique faisait une figure longue.

« Monsieur est de mes amis, dit la châtelaine; marchons. »

Les deux chevaux furent laissés dans une ferme voisine et, précédés par leur guide, madame des Villiers et Oscar s'enfoncèrent dans des taillis épais. La nuit commença à tomber, et l'obscurité fut bientôt complète. Alors l'amazone prit cavalièrement le bras d'Oscar et lui dit:

« Savez-vous où nous allons ainsi? »

« Où vous voudrez, madame. »

Un coup de sifflet se fit entendre, et le guide y répondit par un cri particulier, qui était un signal.

« Nous allons chez des voleurs! reprit la châtelaine.

« Cela est piquant, dit Oscar du ton le plus dégagé du monde.

« Chez des brigands de grande route! »

« Je n'ai jamais aimé que ceux-là. »

« Croiriez-vous que depuis un an ils tiennent le département, malgré toutes les escouades de la gendarmerie? »

« C'est admirable, d'honneur! »

« J'ai voulu les voir. »

« Parlez! cela en vaut la peine. »

Un second coup de sifflet se fit entendre, et le guide, laissant nos deux personnages au plus creux d'un ravin boisé où l'on ne voyait pas à deux pieds devant soi, leur cria de l'autre tendre et qu'il allait revenir.

ALBERT AUBERT.

(La suite à un prochain numéro.)

## Travaux Publics. — Sur quelques nouveaux systèmes de Ponts.

(PREMIER ARTICLE.)

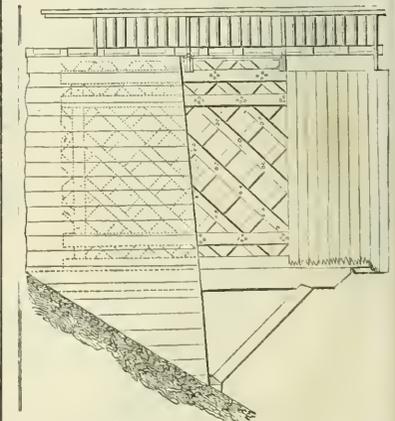
Le développement que les travaux relatifs à l'ouverture de nouvelles voies de communication ont pris depuis vingt-cinq ans est un des traits les plus saillants de l'époque de paix qui a succédé aux guerres sanglantes de la révolution et de l'empire. — En France, en Angleterre, en Allemagne, en Amérique, ces travaux ont été exécutés sous des formes et d'après des conceptions souvent très-variées; et cette dissimilitude n'a rien qui doive surprendre, entre des ouvrages qui ont une même destination, mais qui sont soumis à des conditions essentiellement différentes, quant à la nature, à la valeur, à la durée des matières mises en œuvre, quant à l'état social et aux ressources des contrées où ils ont été exécutés, etc. On conçoit, par exemple, que dans l'Amérique du Nord, où il s'agissait d'ouvrir des chemins à locomotives à travers des pays encore couverts de riches forêts, mais où les capitaux sont rares, on ait tout sacrifié au désir de jour promptement et à la nécessité de restreindre autant que possible les frais de construction première. De là ces ponts en charpente à grandes portées, dont la légèreté et la simplicité relative et l'économie semblent ne pouvoir guère être dépassées par aucune autre construction du même genre. En Angleterre, où le fer et la fonte sont produits en grandes quantités, à vil prix, et où le bois est rare, les constructions métalliques sont employées concurremment avec la brique et la pierre. En France et en Allemagne, la diversité des conditions topographiques, géologiques et industrielles a fait em-

ployer avec succès les matériaux les plus variés, les systèmes les plus différents. Le fer et la fonte tendent chaque jour à prendre une part plus importante dans les travaux de ces deux pays; cependant l'Allemagne nous offre encore des exemples récents de constructions en charpente à très-grande portée, et il serait à désirer que certains systèmes de charpente pure ou de charpente allée au fer fussent plus généralement connus en France. — Nous sommes convaincus qu'on en pourrait user avantageusement dans plus d'une circonstance pour ce motif, autant que pour l'intérêt qui s'attache toujours à toute œuvre utile et d'une conception neuve, nous avons pensé qu'une courte description de quelques systèmes de ponts encore peu connus ou tout nouvellement proposés offrirait quelque intérêt à nos lecteurs.

Parlons d'abord des ponts américains sur lesquels les livres intéressants de M. le major Poussin et de M. Michel Chevalier nous ont donné les premières notions exactes. Parmi ces ponts, les plus singuliers, sans contredit, sont ceux qui ont été établis dans le système de M. Hill Town, de New-Haven, architecte à New-York. Qu'on se figure un treillage ordinaire composé d'échelles croisées et maintenu par deux traverses horizontales, l'une en haut, l'autre en bas du treillage; puis, sur deux poutres treillagées de ce genre, qu'on pose un plancher horizontal, voilà le pont de M. Town réduit à sa plus simple expression.

Notre figure 1<sup>re</sup> représente l'élevation du pont que M. Ro-

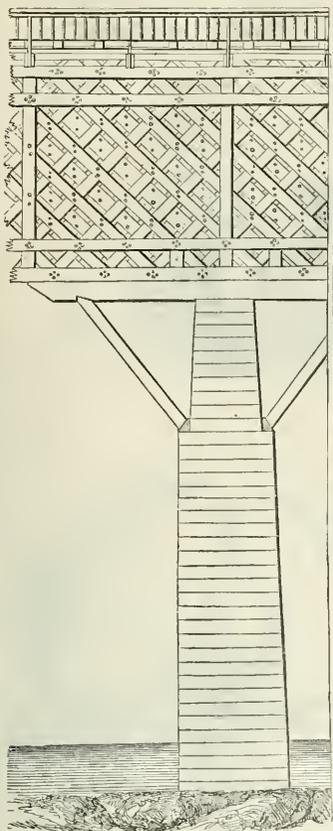
binson, l'un des plus habiles ingénieurs de l'Amérique du Nord, a construit sur le chemin de fer de Mount-Carbon à



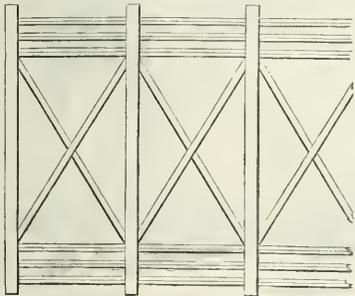
(Fig. 3. — Charpente sur une des Gules.)



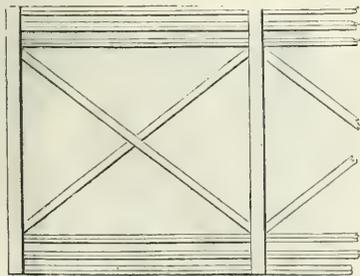
(Fig. 4. — Pont des écluses de Ptack, suivant le système de M. Town.)



(Fig. 2. — Pile et Charpente qui la surmonte.)



(Fig. 5. — Plan de la Charpente à la partie supérieure des treillis.)



(Fig. 6. — Plan de la Charpente à la partie inférieure des treillis.)

Philadelphie, chemin qui traverse le Schuylkil à près de 19 mètres au-dessus des basses eaux de cette rivière. Il y a cinq travées, dont la plus grande atteint presque 42 mètres et les plus petites 38 mètres de longueur; la lou-

gueur totale est de 205 mètres entre les culées.

Le mode d'assemblage des fermes en treillis, caché sur la figure 1 par les bordages qui recouvrent le pont, devient apparent sur les figures 2 et 5. On voit sur la figure 2 que le treillis est double pour chacune des faces extrêmes du pont, et que les centres des losanges de l'un des deux treillis correspondent aux angles de croisement des losanges de l'autre. La hauteur de ces treillis est de 5<sup>m</sup> 47; le nombre des losanges est de 4 dans la hauteur. La largeur des pièces est de 0<sup>m</sup> 234, leur épaisseur de 0<sup>m</sup> 076. Les cordons horizontaux dans lesquels sont chevillées les extrémités des treillis ont 0<sup>m</sup> 503 de largeur. Ils sont doubles en haut comme en bas du treillis.

Les figures 5 et 6, qui donnent le plan de la charpente à la partie supérieure et à la partie inférieure des treillis, sur la largeur du pont, complètent les indications précédentes. Les pièces croisées marquées sur ces figures sont les contrevents qui relient entre elles les deux faces de tête.

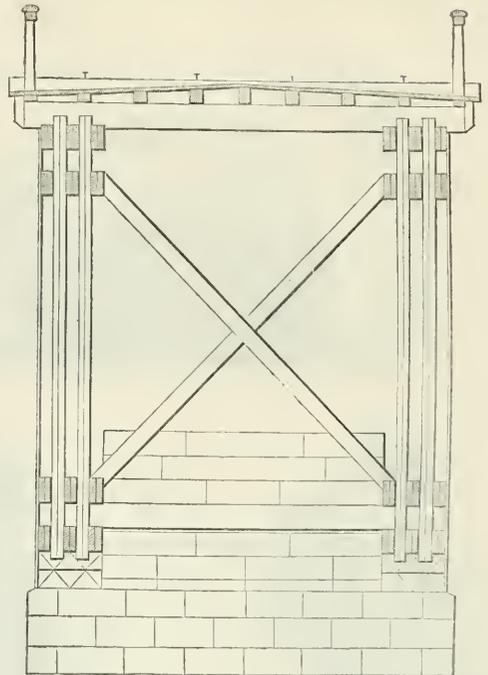
Le pont des écluses de Peacock n'a coûté que 186 000 fr., dont 74 000 fr. seulement de charpente et de peinture, et 112 000 francs de maçonnerie. Il n'y a pas de fer, si ce n'est quelques clous et quelques chevilletes.

La quantité de bois employée n'est que de 4 mètres cubes et  $\frac{1}{2}$  environ par mètre courant. Le beau pont d'Asnières, sur le chemin de fer de Saint-Germain, supposé réduit à la largeur de deux voies, c'est-à-dire diminué d'un tiers de son volume réel, renfermerait encore 5 mètres cubes  $\frac{1}{2}$  de bois et 82 kilogrammes  $\frac{1}{2}$  de fer par mètre courant.

Or, malgré cette économie notable dans l'emploi des matières premières, les ponts dans le système de M. Town ont rendu les meilleurs services en Amérique. Ils sont dotés d'une grande inflexibilité, et, lorsqu'ils sont bien construits, les locomotives peuvent y conserver leur plus grande vitesse sans inconvénient. Ces diverses considérations sont de nature à attirer l'attention des ingénieurs chargés d'exécuter de grands travaux en France, lorsque des circonstances particulières leur permettent d'employer le bois à un prix modéré et qu'ils auront à franchir des portées considérables.

Du reste, on a déjà fait, du système de M. Town, quelques applications parmi lesquelles nous citons deux ponts provisoires établis en 1842 par M. Garella, ingénieur des ponts et chaussées, l'un sur le Rhône, à Lyon, l'autre sur l'Azergue, à Lozanne (Rhône). Ces essais ont parfaitement réussi.

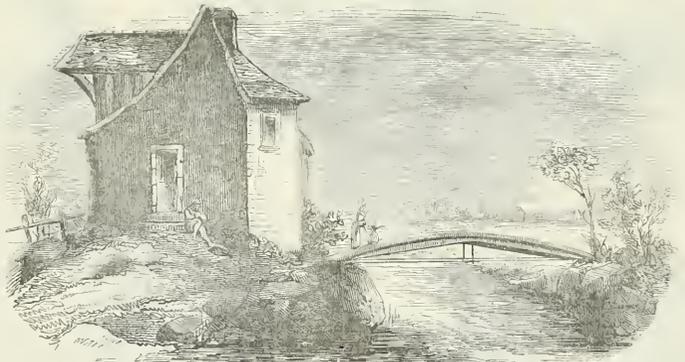
Voici, dans un genre très-différent, un système encore plus simple et plus économique pour franchir d'assez grands intervalles. On a depuis longtemps employé des *poutres armées*, qui sont composées de plusieurs pièces de charpente et consolidées par des tirants en fer assésant dans le sens de la longueur. On connaît aussi l'usage des tirants horizontaux dans les fermes destinées à la couverture des édifices. Mais



(Fig. 4. — Coupe en travers du pont à treillis.)

tous les assemblages de ce genre ont paru à M. Arnoux, inventeur de la passerelle représentée dans notre figure 7, trop compliqués et trop coûteux pour le but qu'il se proposait. Une longue planche courbée et maintenue à ses deux extrémités par un tirant de fer, voilà, dans sa plus simple expression, le nouveau système de pont. Or, il est facile de se procurer partout et à peu de frais une longue planche ou un long madrier dont l'épaisseur variera de 4 à 6, 8, 10 ou 12 centimètres, suivant la portée de 5, 10, 15, 20, 25 mètres, et suivant les poids auxquels il faudra qu'elle résiste. Un tirant composé de tiges en fer forgé, ou même d'un faisceau de fils parallèles, peut s'obtenir aussi facilement. Les plus malhabiles ouvriers de village sauraient donc installer en quelques instants la passerelle sous-tendue de M. Arnoux, à un besoin sera, et où tout autre système de pont aurait été trop coûteux et trop long à établir.

La figure 7 reproduit le modèle qui a figuré à la dernière



(Fig. 7. — Passerelle sous-tendue de M. Arnoux.)

exposition des produits de l'industrie, et qui a été exécuté par M. Mort, habile charpentier. Ce modèle, qui sert aujourd'hui à réunir deux bâtiments au-dessus d'une cour dans les ateliers des messageries générales, a près de 20 mètres de portée. Il est composé de 5 madriers de 55 centimètres de largeur et de 10 d'épaisseur. Les 2 tirants qui correspondent aux 2 madriers extrêmes sont boulonnés dans des semelles horizontales où sont engagés les bouts des 5 madriers; ils ont 5 centimètres de diamètre. Pour augmenter la rigidité du système, on a assemblé au-dessous de chacun des 2 madriers extrêmes deux autres madriers de 10 centimètres d'épaisseur, qui se contrebutent par une de leurs extrémités, et qui sont

engagés par l'autre dans les semelles horizontales dont nous avons parlé.

Ce modèle a été soumis momentanément à une épreuve de plus de 500 kilogrammes par mètre carré, et il ne s'y est manifesté qu'une flexion très-faible. On y a fait marcher au pas, sans qu'il y eût oscillation bien prononcée, autant d'hommes qu'on pouvait en faire tenir sur le tablier. On voit tout ce que l'emploi d'un pareil système pourrait offrir d'avantageux dans nos campagnes, sur nos chemins ruraux et vicinaux, dans l'exécution des ouvrages qui exigent des ponts de service, et même à la guerre, pour le passage des cours d'eau.

Les Chasses. caricatures par Cham.



(Du bon effet de la loi sur la Chasse.)



(Importunité. — Votre permission de chasse? sans vous d-ranger.)



(Le Repas champêtre.)



(Succès éclatant des Fusils perfectionnés.)



(Le coup de Fusil après la pluie. — Un lièvre passe, vous tirez. Au lieu de plomb, vous lui envoyez un remède.)



(Une Maladresse. — Dommages-inté-rêts pour incapacité de travail pendant plus de vingt jours.)



(Un Chasseur qui a une mauvaise tenue.)



(Je crois que mon chien est enragé.)



(Chassent-ils?)

Les Chasses, caricatures par Cham.



(Ne faites pas aux autres ce que vous n'aimeriez pas qu'on vous fit.)



(Ce qui s'appelle un beau coup de fusil.)



(Cours de Géologie. — Marche dans les terres labourées.)



(Chasseur suspendu de ses fonctions.)



(Chasseur sortant des broussailles.)



(De l'inconvénient de chasser quand on touche.)



(Abus de confiance.)



(De quel côté avez-vous vu passer mon chien ?)



Moralité. — Le v.eux Chasseur.)



Un Chien qui n'a pas de nez.

## Une Promenade au Maroc,

PAR M. DRUMMOND-HAY.

(1<sup>re</sup> article. — Voir tome III, p. 594, 410 et 422.)

L'heure de la prière du soir était sonnée quand je regagnai ma tente. Tous mes serviteurs étaient, comme tous les bons mahométans, prosternés à terre, le visage tourné vers la Mecque, mais Shalry regardait au moins d'un œil le pont de Keskou d'où s'échappait une odeur appétissante et dont la vue me causait aussi, je l'avoue, un sensible plaisir.

Durant notre souper, le fils du cheick, jeune homme à la figure intelligente, âgé d'environ vingt années, vint nous rendre une visite avec le kaid Alarby. Le repas terminé, il nous fallut lui montrer nos fusils, nos pistolets, nos couteaux, nos selles, etc., et il les examina avec une scrupuleuse attention. L'ignorance et la superstition des Maures égalaient leur curiosité. Vient-ils pour la première fois un ustensile quelconque importé d'Europe, ils en attribuent la confection à Satan. Dans leur opinion, ce sont de mauvaises génies qui réglent les mouvements de nos mécaniques les plus simples. Il y a quelques années un Anglais domicilié à Tanger avait fait venir de Londres un télescope astronomique; aussitôt le bruit se répandit dans la ville que cet instrument lui permettait de voir les femmes nues sur les terrasses de leurs maisons, et qu'il possédait de la propriété de les retourner la tête en bas et les jambes en l'air. On écrivit à la cour, et le sultan s'empressa d'expédier au gouverneur de Tanger un mandat qui ordonnait au nazaren de remettre son télescope aux autorités chargées de l'examiner.

D'autres voyageurs étant arrivés, le kaid Alarby alla leur assigner une place et leur offrir un *mona*, mais il revint bientôt, car il avait conçu subitement une vive passion pour ma provision d'eau-de-vie.

« Le hakem m'a ordonné, dit-il, de surveiller nos gardes avec le plus grand soin. Donnez-moi encore quelques gouttes de cette médecine chrétienne pour me garantir du froid de la nuit.

— A une condition, lui répondis-je, c'est que vous resterez en dehors de la tente et que vous nous laisserez dormir en paix.

Il vida d'un trait le verre que je lui offris, et, sortant aussitôt,

« Hola! gardes, s'écria-t-il, écoutez bien ce que je vais vous dire: moi, le kaid Alarby, je détruirai la maison de vos parents si je n'ai percé qu'un seul d'entre vous à ferme un œil pendant la nuit.

En proférant cette menace il tomba lourdement à terre contre notre tente. Le lendemain à notre lever, nous le trouvâmes endormi à la même place. Nous le réveillâmes pour lui dire adieu, et il se plaignit d'un violent mal de tête causé par les inquiétudes de la veille.

L'air était si pur et si frais à l'heure de notre départ, c'est-à-dire au moment où il s'ira touchait avec ses doigts de vernis les sommets de Gibel-Habib, que j'en renouais avidement ma poitrine altérée. Dans de pareils moments on se sent heureux de vivre. Un lievre était parti à quelques pas du sentier sous un buisson, je le chassai au galop par passe-temps, puis je revins rejoindre mes compagnons. Le vieil Arabe qui montait le cheval à queue de rat, s'était éteint, comme la veille, à notre petite caravane. Pour me témoigner sa considération, il déclara son fusil contre mon oreille; je le remerciai de ce compliment et je lui rappelai qu'il me devait la fin de l'histoire d'Ali aux six doigts. Au bruit il reprit son récit où il l'avait laissé:

« Ali dormit d'un profond sommeil dans le palais du sultan, après l'excellent souper qu'il avait fait. Cependant il rêva plus d'une fois de coups de poignards reçus.

« Dieu prolongea la vie de notre seigneur; s'écrièrent des milliers d'individus qui virent la face contre terre, quand le champion de Dieu, notre seigneur, nous le parasol impérial, dans la Meshwa, vint, en sortant du palais, où le père de l'islamisme donne ses audiences publiques. Le monarque montait un étalon blanc comme neige, qui s'avavançait majestueusement à pas mesurés, sur de porter un pareil fardeau.

« Tout va bien dans le monde, murmuraït la foule, car la couleur de son cheval nous révèle toujours, ô nazaren! les secrets sublimés du sultan. Le blanc est le symbole de la paix et de la bienveillance, le noir celui de la haine et de la guerre, le brun du mécontentement, etc.

« La bride, les harais, la selle, les éperons, étaient magnifiques; la soie et l'or s'y disputaient l'admiration des spectateurs. Sous le cou du cheval pendait l'une à côté de l'autre, une petite bourse de cuir rouge, qui contenait une relique sacrée, et la dent pelée d'un énorme sanglier, remède infailible contre le mauvais œil.

« Le sultan portait le plus simple de ses costumes. Un caftan blanc, orné de broderies de soie bleu pâle, un turban de mousméline, un hak de Fez et des bottes de cuir blanc, chamarrées de soie.

« Alors le hérald de la Meshwa annonça à haute voix que Shasha (le donneur de coups) et Ali, aux six doigts, allaient volontairement faire un essai public de leur force, et qu'un don royal de 50 metzalk d'or serait la récompense du vainqueur.

« Dieu bénisse notre maître! crièrent dix fois dix mille voix.

« Quand le silence fut rétabli, les deux champions étaient l'un en face de l'autre dans la lice.

« Qui frappera le premier? demanda Shasha.

« Toi, répondit Ali; toi, redoutable Shasha. Esclave du défenseur des fidèles, du sultan du monde, c'est mon de-

voir d'accorder cet avantage même au plus infime de tous les serviteurs de notre maître.

« — Ta dernière heure est venue! s'écria Shasha; où veux-tu que je te donne le coup de mort?

« Ali désigna du doigt son crâne nu et resta immobile à sa place, les genoux légèrement inclinés en avant; si sûr il paraissait de l'issue du combat, qu'il contemplait, avec un sourire tranquille, son adversaire qui levait en l'air son long bras nerveux. Tous les cœurs battaient d'espérance ou de crainte. Le noir tint quelque temps son bras levé, puis il lui imprima tout à coup un mouvement rapide comme l'éclair; son poing ferme tomba sur le crâne d'Ali, où il rebondit avec un bruit pareil à celui d'un marteau sur une enclume. Ali chancela, d'épaisses gouttes de sueur coulérent sur son front, ses yeux, exprimant une vive douleur, semblèrent sortir de leur orbite; mais il reprit bientôt son équilibre, et, frottant sa tête intacte, il s'écria: « Allah! voilà ce qui peut s'appeler un coup de poing, et un bon coup! mais c'est à mon tour, maintenant! ô Bokhari! s'il plaît à Dieu, Shasha ne donnera plus aucun coup à personne. »

« Puis, se tournant vers le sultan, il lui demanda la permission de s'élever sur un bloc de marbre voisin, jusqu'à la hauteur qu'atteignait la taille de Shasha. Quatre soldats reçurent l'ordre de transporter ce bloc au milieu de l'arène, mais ils ne purent pas même le remuer. Il plaça avec leur secours cette lourde masse sur ses épaules, et il l'apporta seul devant le sultan. Shasha trembla de tous ses membres, lorsque, après un pareil exploit, il vit son adversaire fermer et serrer en l'air sa main aux six doigts. Son agonie fut courte: presque au même instant il tomba pour ne plus se relever. Son crâne était affreusement fracturé.

« Dieu seul est fort et puissant! s'écria le sultan en regardant son esclave expirer à ses pieds. Donnez au vainqueur les cinquante ducats promis, et une escorte qui protégé sa retraite. Je regrette la perte d'un pareil serviteur; mais nul homme ne peut échapper aux décrets de Dieu, écrits dans le livre du Destin.

« Ali prit la bourse, et, avant que l'escorte fût prête, il avait disparu dans la foule. On le chercha vainement; et le bruit se répandit que les Bokharis l'avaient massacré pendant la nuit.

« Nous remercîâmes tous notre compagnon de son récit, qui parut plaire singulièrement au hadj et à Mallan-Ahmed.

« Eloquent sectateur du prophète, lui demandai-je alors, votre héros, au crâne de fer, mourut-il donc réellement assassiné? »

« Le vieil Arabe secoua la tête d'un air mystérieux.

« Noble nazaren, me dit-il, apprenez que, quelques semaines seulement après ce combat, les six doigts aux yeux furent connus à main armée sur la grande route qui conduit de Tanger à Tétouan, près d'Aïn-Jidda (la nouvelle fontaine), sur la colline de Dar-el-Clow, dans les bois de Sahel, près d'El-Araich, et dans la grande forêt de Mamoora. On n'avait jamais aperçu un seul de ces bandits. La bande devait être nombreuse, car des kallas (caravans) bien armés avaient partagé le sort tragique de plusieurs voyageurs isolés; près des passages les plus difficiles, du fond des fourrés les plus épais et les plus sombres, sortaient une voix sépulcrale qui menaçait les passants: — Arrêtez, ou vous êtes mort! — Comment ne pas obéir à un tel ordre? La même voix ordonnait ensuite de déposer, dans un endroit qu'elle désignait, des provisions, des vêtements ou de l'argent. — Un refus comme une trahison, ajoutait-elle, serait immédiatement puni de mort. — En effet, les imprudents qui ne s'arrêtaient pas, ou qui ne payaient pas honnêtement le tribut exigé, tombaient frappés à cœur par un fusil invisible. Les autorités du pays firent des tentatives inutiles pour s'emparer de ces audacieux voleurs. Ils échappèrent à toutes les recherches; ils déjouèrent toutes les embûches.

« Un jour, un vieux taleb gravissant la colline du Dar-el-Clow, en venant de El-Mozra; il pressait le pas de sa monture, car il apercevait, à un mille environ, une troupe de mulâtres, et il se rappelait avec horreur un récit que lui avait fait la veille au soir un autre voyageur. Quelques jours auparavant, deux colporteurs juifs étaient morts assassinés à l'endroit même où il venait de passer. Ils retournaient à Tanger avec le produit d'une petite tournée commerciale; arrêtés par un voleur armé, ils ne songèrent pas à lui résister, mais ils avalèrent tout l'or qu'ils possédaient; le bandit les fouilla et, n'ayant pas trouvé sur eux ce qu'il cherchait, il les menaça de les tuer s'ils ne lui disaient pas où ils avaient caché les bénéfices de leur voyage. En vain les malheureux juifs, glacés d'épouvante, embrassèrent ses genoux et protestèrent de leur pauvreté. Furieux d'avoir été joué et devinant le moyen dont ils s'étaient servis, il les poignarda tous deux et ouvrit leurs entrailles pour y prendre le petit trésor qu'ils avaient cru y mettre en sûreté. »

« — Arrête, ou tu es mort! cria une voix à l'oreille du table, pendant que, les yeux levés sur la caravane éloignée, il se représentait ces tristes tableaux.

« — Dieu! ait pitié de moi! murmura-t-il tout bas en obéissant.

« — Votre prière est exaucée, ô Moustapha le savant! lui répondit la même voix qui lui avait intime l'ordre de s'arrêter. Descendez de votre mule et venez ici.

« Le table mit pied à terre. Ses dents claquaient l'une contre l'autre, ses jambes fléchissaient sous lui. Cependant il se dirigea vers l'endroit d'où partait la voix, qui récitait alors en chantant, comme tous les mahométans, le fatiha ou le premier chapitre du Coran.

« Louange à Dieu, souverain de l'univers.

« Le élément, le miséricordieux;

« Souverain au jour de la rétribution,

« C'est toi que nous adorons, c'est toi dont nous implorons le secours;

« Dirige-nous dans le... »

« — Je ne pouvais jamais dépasser cette limite, ajouta la voix, et je me rappelle l'époque, ô mon vénérable père! où

voire long bâton, qui maintenant vous sert d'appui, eût donné des coups, fort pénibles à recevoir, à mes six doigts.

« — Dieu est grand, s'écria le table; qui c'est! Ali aux six doigts? ô Ali! Ali! tu n'en serais pas venu là, si Dieu t'eût fait la grâce de te laisser apprendre sa sainte parole.

« Puis le vieux pédagogue, cédant malgré lui à la force de l'habileté, leva son bâton comme s'il eût été en sûreté dans son école, et continua en ces termes:

« Dirige-nous dans le sentier droit,

« Dans le sentier de ceux que tu as comblés de tes bienfaits;

« De ceux qui n'ont point encouru ta colère et qui ne s'égarèrent point... »

« — Moins ou est-tu, mon fils, ajouta-t-il, le fatiha terminé; est-ce ton esprit qui m'a parlé? car j'ai entendu dire que les Bokharis l'avaient tué pendant le mois de Doulhèja dernier.

« Ali sortit alors du tronç d'un vieux hiège dans lequel il se tenait caché, et saisissant le pan du vêtement de son ancien maître, il le baisa respectueusement à genoux.

« — O mon fils! dit le table, je crains que le poids de tes fautes ne retombe sur ta tête. Reviens avec moi à Bendiban, auprès de tes amis; tout espoir n'est pas perdu; car le prophète l'a dit: « Si vous vous repentez, vos péchés vous seront pardonnés! »

« Ali se leva vivement.

« — Eh quoi! s'écria-t-il, le lion, auquel Dieu a donné la force nécessaire pour vaincre tous les autres animaux, se contente-t-il d'un mouton, quand il peut trouver un bœuf? Le souverain de la nature n'a donné de la force et de l'activité du lion, et je vivrais dans la misère et dans l'esclavage! D'où le sultan, ce faucon humain, fait-il donc dériver le droit qu'il s'arroge d'opprimer les faibles? Il est un bandit comme moi, seulement il exerce sa profession en grand. Mon édit est: Arrête, ou je te tue; — mon premier ministre, mon bon fusil et mon adresse. — Mais écoutons, j'entends dans le lointain le pas des chameaux; viens avec moi, vieillard, remonte sur ta mule, je te servirai de guide. Cette nuit tu seras l'hôte de l'esprit des bois.

« Le table obéit encore, en murmurant Allah! — Ils traversèrent ainsi d'épais taillis où ils chassèrent des hyènes, des chacals et des sangliers; on eût dit que nul être humain ne fut jamais entré dans ces solitudes. Enfin après avoir longtemps marché, ils atteignirent un fourré de ronces qui paraissait impraticable.

« — Il me semble, mon fils, dit le vieillard d'une voix tremblante, que vous vous êtes égaré.

« Ali ne répondit rien; mais, s'étant baissé comme pour examiner le sol, il poussa un léger cri semblable au bêlement d'un chevreuil. Aussitôt un coup de sifflet perçant sortit du milieu du fourré, fit tressaillir d'effroi le table, et expira la parole sur ses lèvres.

« Tout va bien, dit Ali, et il se dirigea vers l'endroit où les ronces semblaient les plus épisses. Là, ayant encore prêté l'oreille, il écarta une barrière de ronces si habilement faite et cachée, que le plus fin chasseur n'eût pu la découvrir. Un étroit sentier, taillé au travers du fourré, les conduisit dans une clairière arrosée par un ruisseau limpide, sur les bords duquel s'élevait une hutte construite avec des branches d'arbres.

« A leur arrivée, une jeune femme négligemment vêtue accourut sur le seuil et embrassa le bandit.

« — Rahmana, lui dit Ali, je ne t'apporte pas les bracelets et les mouchoirs que je t'avais promis, car au moment où la kalla approchait, notre vénérable oncle, ici présent, m'a empêché tout à coup sur la grande route. Je ne pouvais pas laisser passer mon bon vieux maître d'école si près de notre demeure sans l'engager à s'y rendre. Ainsi, ma chère Rahmana, apporte un morceau de la vache sauvage que j'ai tuée avant-hier, car notre hôte doit avoir faim.

« Pendant cet entretien, le table s'était assis en tournant le dos à la belle compagnie de son ancien élève.

« — Viens, Sidi-Moustapha, lui dit Ali, l'espiègle hors n'est pas jaloux de sa laur. Pourquoi Dieu a-t-il fait la femme belle, si ce n'est pour être admirée? Pourquoi nous a-t-il donné des yeux, si ce n'est pour que nous puissions voir tout ce qui est beau dans l'univers? Rahmana, demandez sa bénédiction au table.

« Rahmana s'agenouilla, et le vieux pédagogue levant sur elle son *gelab* blanc, la bénit.

« — Cette jeune femme est vraiment belle, dit-il quand elle se fut éloignée, et elle semble heureuse de vivre avec vous dans cette retraite sauvage. Oserais-je vous demander, mon fils, comment elle y est venue?

« — Un jour, lui répondit Ali, je m'étais posté au haut d'un rocher élevé d'où l'on découvre une vue étendue; j'y étais ma proie comme un aigle. Tout à coup j'aperçus une troupe de voyageurs qui montait la colline; en avant marchaient les domestiques et les animaux qui portaient les bagages; derrière eux venait, montée sur une mule qui traitait l'aubaine, un respectable vieillard dans le costume trahissant un riche marchand de Fez. Une femme se penchait vers l'homme, et regardait sur un robuste poney qui elle montait comme un homme. Descendant aussitôt de mon observatoire, je vins me cacher derrière une fontaine que longe le chemin, et, mon fusil armé, j'attendis l'arrivée des voyageurs. Déjà j'avais ajusté un des muletiers armé d'une paire de pistolets, quand le vieillard mit pied à terre, et aida sa compagnie à descendre pour se reposer près de la fontaine. Son hak s'étant accroché à son étrier, j'aperçus pour la première fois cette belle figure que vous venez d'admirer. A ce moment même je jurai que cette ravissante créature serait à moi, et je résolus de m'en emparer sans verser une seule goutte de sang.

« Le vieillard s'était assis sur la lièvre du bois, à l'ombre. D'après ses ordres, ses domestiques et les muletiers continuèrent leur route vers Tanger. Il devait les suivre avec sa fille, leur avait-il dit, dès qu'il aurait terminé ses adieux et ses prières. En effet, à peine ils se furent éloignés, il tira

des paniers de sa selle un magnifique licou de Fez, alla fê- tendre sur un gazon uni, à cent mètres du lieu où il s'était assis, et commença ses adorations.

« Dieu veuille, s'écria le vieux Moustapha, en interrompant Ali, que tu n'aies pas profité d'un pareil moment pour commettre un crime ! »

« La Volonté de Dieu fut faite, continua le voleur ; mais écoutez. »

« Arrivant mon fusil contre un arbre, je me glissai avec les plus grands précautions jusqu'à la lisière du bois vers l'endroit où Rihanama s'était assis enveloppé dans son hak. Elle me tourna le dos. Jeter un regard sur son pere tout-à-général, m'élever sur elle, la saisir dans mes bras, presser son hak sur sa bouche pour étouffer ses cris, m'enfuir dans le bois avec mon précieux fardeau, reprendre mon fusil et regagner ma retraite, fut pour moi l'affaire d'un moment. Quand je la déposai sur ma couche, elle était évanouie et si pâle que je la crus morte. Cependant elle respira encore ; bientôt même elle ouvrit les yeux et me regarda fixement. « O mon père ! saluez-moi ! » s'écria-t-elle d'abord à ma voix. Tel fut son désespoir qu'elle refusa de prendre la nourriture que je lui offris. Elle voulait, disant-elle, se laisser mourir de faim. A chaque minute, elle me demandait son père. Un moment, je songeai à lui rendre sa liberté ; mais réfléchissant qu'elle était probablement — et je ne me trompais pas — destinée au harem de quelque riche vieillard, je résolus de la garder pour moi. Et bien qu'il lui fallût par elle tant par se consoler, et elle me rendait aujourd'hui l'illusion que je lui ai donnée. Nous sommes mari et femme, et pour être aussi heureux que ce couple de tourterelles qui fut l'anion au-dessus de nos têtes, il ne me manque plus, ô mon pere, que votre bénédiction et un contrat écrit.

« — Vous les avez, répondit le vieux taleb ; mais, mon bon Ali, qu'est devenu son père ? »

« — Je l'ignore, dit Ali. Toutefois, j'ai entendu raconter par des voyageurs qu'il avait été rbiue la disparition de sa fille à la mélanche d'un jour des bois, car bien qu'il eût prié Dieu à quelques pas d'elle, il n'avait rien vu et rien entendu.

Le lendemain matin, avant le lever du soleil, Ali reconduisit son fils jusqu'à la grande route, et en prenant congé de lui, il lui laissa, en souvenir de sa visite, 50 mizkabel, et une pièce de drap lin. — Mais, ô noble chrétien, cet ingrat vieillard se montra indigne de la courtoisie et de la bonté de son ancien élève, ainsi que je vais avoir l'honneur de vous le raconter. »

(La suite à un prochain numéro.)

**Les Écoles communales de Paris en 1844.**

Peu après les brillantes distributions de prix célébrées à la Sorbonne et dans les collèges, qui ont occupé si vivement cette année la presse et le public, des solennités scolaires plus modestes sans doute, quoique aussi intéressantes peut-être, ont eu lieu à petit bruit, mais n'en ont pas moins impressionné la majeure partie de la population parisienne ; car elles s'adressaient surtout aux classes industrielles et populaires. Nous voulons parler des distributions de prix dans les écoles communales. Ces touchantes cérémonies ont commencé le 19 août et se sont rapidement succédées. En sorte que, pour la plupart, elles sont terminées aujourd'hui.

Ces distributions ont présenté une occasion favorable pour apprécier le développement qu'a pris depuis quelques années l'enseignement primaire, et l'importance des établissements que l'administration de la ville de Paris a fondés pour l'instruction des enfants du peuple. Ces détails, généralement peu connus, méritent cependant l'attention et l'intérêt de nos lecteurs, en indiquant le moralisation et l'éducation des classes ouvrières. On doit savoir que l'administration municipale parisienne de la persévérance qu'elle apporte dans l'accomplissement de cette œuvre, et des sacrifices qu'elle n'hésite pas à faire pour atteindre un but si louable. Aussi, nous pensons que nos lecteurs trouveront ici avec plaisir des renseignements exacts et aussi précis que possible, attendu les nombreux détails du sujet, sur la situation réelle des écoles gratuites entretenues dans la capitale.

La ville de Paris compte aujourd'hui 189 établissements communaux destinés à l'enseignement populaire.

Ces 189 établissements lui ont coûté, pendant l'année 1843, la somme totale de 1,066,547 fr. 44 cent.

Cette dépense, déjà si considérable, tend toujours à s'accroître, et sans nul doute elle sera dépassée par celle de 1844. C'est sans doute un devoir pour l'administration de répandre gratuitement l'instruction dans les classes nécessiteuses ; mais on doit convenir que l'administration actuelle comprend largement ce devoir en y consacrant déjà plus d'un million par année, et en s'opposant encore à de nouveaux sacrifices, indépendamment de toutes les charges qui pèsent sur elle, et de toutes les dépenses qu'elle s'impose pour l'instruction secondaire et l'entretien des collèges.

Il faut de plus observer que cette somme, déjà si élevée, ne comprend guère que les dépenses annuelles d'entretien, soit pour le mobilier, soit pour le paiement des instituteurs et institutrices, etc. Dans cette somme ne figurent pas les intérêts des capitaux considérables qui ont été consacrés et qui sont encore consacrés tous les jours à l'acquisition des immeubles et à la construction des bâtiments ou les écoles sont établies. En sorte que ce chiffre, déjà si élevé, ne donne qu'une idée imparfaite des sacrifices que l'administration municipale s'est imposés pour atteindre le but utile de l'instruction populaire gratuite. Tous les ans la ville de Paris consacre plusieurs centaines de mille francs aux acquisitions et constructions qui viennent grossir le capital consacré à l'enseignement primaire communal.

L'instruction est donnée gratuitement aux enfants du peuple dans plusieurs sortes d'établissements. Au premier degré se trouvent les asiles où les enfants sont reçus dès l'âge le plus tendre. Nous avons déjà donné, dans nos précédents numéros (V. LII, p. 198 et 213), un aperçu des méthodes que l'on y emploie, et une liste abrégée de leur fondation. Nous ajoutons seulement ici qu'il existe à Paris 25 asiles ; ces utiles établissements sont répartis entre les quartiers de la capitale, de manière que les arrondissements les plus étendus en territoire et qui renferment la majeure partie de la population ouvrière, en possèdent un plus grand nombre.

Ces 25 asiles reçoivent chaque jour environ 5,000 enfants ; et ils ont coûté à la ville de Paris, pour leur entretien, 127,000 fr. en 1843.

Au sortir des asiles, les enfants sont reçus dans les écoles du premier degré. Ces écoles, qui renferment de 11 à 12,000 garçons, et de 10 à 11,000 jeunes filles, se divisent en deux catégories distinctes. L'une est dirigée par des instituteurs ou des institutrices laïques ; l'autre par des instituteurs ou institutrices appartenant à des congrégations religieuses.

Les écoles de garçons dirigées par des instituteurs laïques suivent, pour l'enseignement, le mode mutuel. Elles sont au nombre de 26.

Ces écoles renferment de 5,000 à 5,500 élèves.

Les écoles de jeunes filles dirigées par des institutrices laïques sont au nombre de 50. La plupart suivent la méthode mutuelle ; trois seulement, fort anciennement établies, conservent le mode simultané.

Ces 50 établissements reçoivent également de 5,000 à 5,500 élèves.

Les 56 écoles laïques coûtent annuellement à la ville de Paris, Pour le personnel . . . . . 151,000 fr.  
Pour le matériel . . . . . 161,000

Au total . . . . . 512,000 fr.

Les écoles dirigées par des instituteurs appartenant à des congrégations religieuses enseignantes sont, pour les garçons, au nombre de 29.

Il y a quelques années, la ville de Paris admettait dans ses écoles, comme instituteurs, les membres de deux congrégations diverses, les frères de Saint-Yon, dits de la Doctrine Chrétienne, et les frères de Saint-Antoine. Mais, depuis 1841, les frères de cette dernière congrégation ont cessé de faire partie des instituteurs communaux, et les frères de Saint-Yon restent seuls en possession des écoles.

Le chef-lieu général des frères de la Doctrine Chrétienne, qui, loin de se borner à Paris seulement, envoient des instituteurs gratuits dans toute la France, est établi aux frais de la ville de Paris, dans une magnifique propriété dont elle a fait l'acquisition dans ce but et qui est située rue du Faubourg-Saint-Martin, 165. Indépendamment de cet immeuble affecté à la maison centrale, la ville de Paris loge également à ses frais les instituteurs eux-mêmes à proximité des différents écoles qui ils doivent desservir.

Ces écoles admettent de 6 à 7,000 élèves.

Il existe encore 28 écoles de jeunes filles dirigées par des sœurs appartenant à différentes congrégations, et principalement aux instituts de Saint-Vincent-de-Paul, de Sainte-Marthe, de Sainte-Marie, de Saint-Maur, de la Providence, de la Sagesse, etc., dans la proportion suivante :

Sœurs de Saint-Vincent-de-Paul : 21 écoles.  
Sœurs de Sainte-Marthe : 2 écoles.  
Sœurs de Sainte-Marie : 2 écoles.  
Sœurs de Saint-Maur : 1 école.  
Sœurs de la Providence : 1 école.  
Sœurs de la Sagesse : 1 école.

Ces 28 écoles reçoivent ensemble environ 5,000 à 5,500 jeunes filles.

Les 37 établissements dirigés par des instituteurs et institutrices appartenant à des congrégations religieuses coûtent à la ville de Paris une dépense, pour le personnel, d'environ 180,000 fr. et pour le matériel, d'environ 186,000

Au total 504,000 fr.

La maison centrale des sœurs de Charité qui se répandent sur toute la France, et même en Afrique et dans les pays étrangers, est établie aux frais de la ville dans un immeuble communal. Quant aux sœurs réparties entre les écoles, elles sont pour la plupart logées dans des maisons de secours qui appartiennent aux hospices.

On voit, en rapprochant ces chiffres de ceux que nous avons données ci-dessus pour les écoles mutuelles, que les établissements d'instruction primaire se trouvent divisés à peu près par moitié entre les instituteurs laïques et les instituteurs religieux, que les sommes affectées à l'une et à l'autre catégorie sont équivalentes, et que l'administration tient entre les deux enseignements une balance à peu près exacte. Le choix des familles se partage à peu près également. Toutefois il incline vers l'enseignement religieux. Les écoles mutuelles reçoivent, en effet, de 10 à 11,000 élèves ; les écoles des frères et des sœurs en admettent au moins 12,000. La différence existe presque tout entière sur le nombre des garçons.

De même que pour les asiles, le nombre des écoles attribuées à chaque arrondissement varie suivant l'étendue et la population nécessaire de chacun d'eux, ainsi que nous l'avons déjà indiqué. Ainsi le premier arrondissement compte 9 écoles ; — le deuxième 9 ; — le troisième 5 ; — le quatrième 4 ; — le cinquième 7 ; — le sixième 11 ; — le septième 11 ; — le huitième 11 ; — le neuvième 9 ; — le dixième 9 ; — le onzième 12 ; — le douzième 14.

Il faut, de plus, observer que, dans les arrondissements du centre, qui se trouvent en outre avoir peu d'étendue, les écoles placées sur les limites des deux arrondissements limitrophes reçoivent les enfants domiciliés dans l'un ou l'autre,

en sorte que le nombre des écoles ne se trouve pas indiqué d'une manière absolue pour chaque arrondissement.

En outre, la ville de Paris paie une subvention aux consistoires des cultes protestants qui les aide à soutenir des écoles spéciales pour les enfants de cette communion. Cette subvention s'élève à 7,430 fr. par an.

Au reste, l'administration municipale a trouvé le moyen d'entretenir entre les élèves de chaque école et même entre les établissements eux-mêmes une salutaire émulation au moyen de concours généraux annuels, et de concours n'a pas pu réussir seulement une distribution de récompenses honorifiques et stériles. Le prix du concours est pour les élèves jugés capables d'instruction professionnelle gratuite, au moyen de bourses créées par la ville dans les écoles spéciales des arts et métiers de Châlons, d'Aix et d'Angers, et dans les écoles supérieures. Les élèves reçoivent donc, au prix de leur travail, la perspective d'une carrière industrielle honorable et une nouvelle instruction gratuite ; et, d'un autre côté, l'administration est certaine de récompenser ses bons qu'un véritable mérite. En outre, elle obtient ainsi un moyen de comparer les divers enseignements, et de juger le résultat des méthodes et des soins de chaque instituteur.

Indépendamment de ces écoles du premier degré, où 22 à 25,000 enfants reçoivent gratuitement la première instruction, la ville de Paris a créé et entretient encore des établissements ou de jeunes gens, qui se destinent aux professions industrielles, reçoivent une instruction solide et aussi étendue que peut l'exiger la carrière qui leur est destinée, espèce d'enseignement intermédiaire entre les études littéraires des collèges et les notions élémentaires des écoles. Elle a fondé dans ce but, à grands frais, l'école normale supérieure de la rue Neuve-Saint-Laurent, où 500 élèves peuvent être admis, et elle organise encore en ce moment une semblable école rue Blanche. Elle entretient également une école supérieure pour les jeunes filles impasse Saint-Pierre. Ces deux établissements coûtent 60,000 fr., seulement pour l'entretien annuel.

En meme temps qu'elle pourvoit, pour ainsi dire, aux besoins de l'avenir en songeant à l'instruction des générations qui s'élèvent, l'administration municipale s'est occupée de pourvoir aux besoins du présent en offrant aux hommes dont l'enfance n'a pas profité des bienfaits de l'instruction communale, un enseignement spécial répondant aux nécessités de leur position. — Cet enseignement est donné dans des classes d'adultes ouvertes le soir dans certaines écoles communales au centre de chaque arrondissement. Ces classes d'adultes sont à peu près également réparties entre les instituteurs laïques et les instituteurs appartenant à des congrégations religieuses.

Les classes d'adultes hommes sont au nombre de 18, dont 8 pour les adultes hommes, et 10 pour les femmes. Les classes d'adultes hommes sont situées rue de la Poterie (halle aux draps), rue des Vinaigriers, rue de l'Homme-Armé, place Saint-Antoine, rue du Grenier-sur-l'Eau, rue du Bac, rue Neuve-Bacine, rue Saint-Hippolyte. Elle reçoivent habituellement 1,000 élèves.

Les classes d'adultes pour les femmes sont établies dans les écoles ouvertes des Saint-Lazare, rue de Paradis-Poissonnière, rue des Miracles, rue du Faubourg-Saint-Martin, rue de la Roquette, 2, rue du Grenier-sur-l'Eau, rue du Bac, rue du Pont-de-Lodi et rue Saint-Hippolyte.

La dépense totale de ces écoles s'élève annuellement à 28,000 fr. En outre, la ville de Paris accorde une subvention de 4,000 fr. à l'Association de professeurs qui, sous le nom d'Association polytechnique, font des cours gratuits aux ouvriers.

Les écoles gratuites dirigées par les frères de la Doctrine Chrétienne sont au nombre de 6. Elles reçoivent environ 1,800 élèves, et sont situées rue de la Bienfaisance, rue d'Argenteuil, rue Mongellier, rue Saint-Bernard, rue Saint-Dominique et rue de Fleurus. La dépense annuelle est de 55,000 fr. Remarquons en passant cette préférence accordée par les ouvriers et les adultes à l'enseignement des frères.

Les sœurs ne tiennent pas d'écoles d'adultes pour les adultes, mais quelques-unes de leurs écoles ont pu annexer des établissements où elles enseignent à de jeunes filles la couture et les travaux à l'aiguille. Ces établissements s'appellent ouvriers. La ville de Paris paie une subvention de 17,000 fr. à ces ouvriers, qui sont situés place du Pré-Saint-Gervais, rue Saint-Audré-des-Arts, rue des Lyettes, rue Saint-Severin, rue des Bernardins, rue Saint-Jacques, et cloître des Bernardins. Il y a aussi deux ouvriers annexés à des écoles dirigées par des instituteurs laïques, rue Sainte-Elisabeth et rue des Grés.

L'administration municipale réserve encore d'autres ressources à l'enseignement industriel des adultes. Lart du dessin, qui joue un si grand rôle dans l'industrie parisienne, le modelage, la sculpture, qui assurent le monopole de la fabrication des bronzes à la capitale, etc., sont enseignés gratuitement aux ouvriers dans des établissements que subventionne l'administration. Au moyen d'une allocation de 6,000 fr. que la ville de Paris accorde annuellement à l'école royale de dessin, située rue de l'École-de-Médecine, elle peut y faire entrer gratuitement les jeunes gens qui méritent, par leur position ou leur travail, l'attention de l'administration. En outre, elle entretient plusieurs écoles de dessin dans les arrondissements industriels. Ces écoles sont situées rue du Faubourg-Saint-Antoine, rue de Paradis-Poissonnière, rue de Ménilmontant, rue de la Croix et rue du Petit-Carreau. Ces écoles sont destinés à des jeunes-gens. — Il en existe en outre une pour les femmes, également subventionnée par la ville. Elle est établie rue Geoffroy-Langevin, 7.

Tel est le vaste ensemble que présentent les établissements communaux d'instruction populaire. On peut concevoir tout ce qu'entraîne de peines et de soins la direction et l'administration d'un si grand nombre d'établissements, dont le personnel et le matériel sont si considérables, et qui donnent lieu à d'interminables détails dans la répartition et la sur-

veillance des dépenses. — Ces soins sont confiés à l'administration de la préfecture de la Seine, qui trouve un concours aussi éclairé qu'actif et désintéressé dans messieurs les maires

des divers arrondissements et les comités institués par la loi du 28 juin 1855. — C'est à l'action combinée de ces comités, avec l'intervention du conseil municipal et l'activité de l'ad-

ministration, que sont dus les remarquables développements qu'a pris l'instruction populaire, et les progrès qu'elle doit encore atteindre avant peu.

PAROLES DE M. BRESSIER.

# LE BAISER DU RETOUR.

MUSIQUE DE M. L. CLAPISSON.

**CHANT.** *Allegro agitato.*

*Dolce expres.*  
Lorsque les flots poussés par les o - ra - - -

**PIANO.** *fz* *P* *fz* *P* *fz*

ges Venaient bon - - - dir sur ces tristes ri - va - - ges Tremblante hé-las je tombais à ge-

*fz* *P* *fz* *F* *fz* *P*

noux Et je pri - ais le ciel pour mon é - poux Mais que les

*fz* *P* *cres.* *f* *rit.* *colla voce.* *a tempo.* *p* *animato poco a poco.*

vents mu - gis - sent sur ma tête J'aime à pré - sent le bruit de la lem-

*Cres.* *ccu* *do* *f*

pè - - - te Te voi - - la près de moi

*con appassionato.*  
*sempre. ff* *sempre. ff*



Sur la face de la médaille, on lit : *Louis-Philippe I<sup>er</sup>, roi des Français*. Sur le revers, on lit : *A Duquesne, la ville de Dieppe, 1844*. Honorer Duquesne, au moment où nos marins s'illustrèrent sur les côtes d'Afrique, au moment où la bonne intelligence entre la France et l'Angleterre ne tient qu'à un fil, c'est là un heureux à-propos, un singulier concours de circonstances.

C'est M. Sue qui est chargé d'exécuter le buste du savant M. Poisson, pour l'Académie des Sciences; c'est M. Pradier qui est chargé d'exécuter celui de M. d'Arcet, pour la salle des séances de l'Institut; une pareille mission lui était réservée de droit. Quant au buste en marbre de Charles Nodier, qui doit être placé dans la bibliothèque publique de Louis-le-Saintier, c'est M. Chambrard, l'un des derniers grands prix de Rome, qui doit le tailler. M. le ministre de l'intérieur en fait don à la bibliothèque de Louis-le-Saintier. On sait que Charles Nodier est né dans les environs de cette ville, dans le village de Quintigny.

Ce ne sont pas les seules nouvelles que nous ayons à vous donner touchant la sculpture. Versailles possède un musée de bustes et de statues historiques fort recommandable et surtout fort instructif; on y voit des ducs en prière, des reines couchées dans leurs tonbeaux, des médaillons tout à fait curieux, etc., etc. Chacun se plaindrait néanmoins d'y rencontrer des portraits assez peu authentiques. Patience, les erreurs se réparent. Des sculpteurs, spécialement attachés au musée des gloires de la France, ont été envoyés à Plornel pour prendre les *fac-simile* des statues de Jean II et de Jean III, ducs de Bretagne. L'église de Plornel renferme le double mausolée de ces deux princes. Ce moyen avait déjà été employé avec succès, et si l'on en agissait ainsi pour tous les héros dont les églises ou les monuments civils de France possèdent les statues, nous verrions bientôt disparaître du musée de Versailles une foule d'œuvres d'imagination.

Les établissements publics les plus intéressants de Paris ne sont pas ceux qui brillent le plus par l'élégance de l'architecture. Sous ce rapport, la ville de Paris a beaucoup à faire pour leur donner un aspect convenable. Un nombre de ces établissements peu apparents, est le *Conservatoire des Arts et Métiers*, qui ressemble presque à ces vieilles chapelles converties en greniers à farnies sous la révolution. Il faut signaler aussi le musée d'Artillerie, dont la simplicité est par trop grande. Nous voyons avec plaisir réparer le *Conservatoire des Arts et Métiers*. Car on le répare, c'est le mot. Les ouvriers travaillent activement dans trois salles. Cet établissement, fermé au public, ne sera rendu aux études que dans le courant de l'hiver prochain, au plus tôt. Outre les travaux de décoration intérieure, il y aura fait une foule de monuments dignes et majestueux. La ville de Paris a voté des fonds à cet effet. Quant au musée d'Artillerie, elle n'y pense pas encore; cet établissement est utile cependant et très-curieux sous le rapport des travaux historiques. Il faudrait l'agrandir d'abord, puis le disposer d'une façon plus comode.

Nous aurons à passer en revue prochainement les concours de peinture, sculpture, gravure, architecture, etc., exposés au palais des Beaux-Arts les 1, 11, 18 et 25 septembre.

## Courses de Chevaux.

MÉZIERES-EN-BRENNÉ.

Nous n'avons pas en France assez de chevaux, surtout de chevaux légers, propres à la remonte de notre cavalerie et aux autres services de la Grande-Armée. Et ce, non pas, de ce cri public toutes les fois qu'il est question de chevaux, de la production et de l'amélioration de l'espèce chevaline; et nous devons avouer, bien tristement du reste, qu'il n'est que l'expression de la vérité, car nos états officiels sont là pour nous prouver que, pendant ces vingt dernières années, les importations ont dépassé les exportations de 518,078 têtes, soit 15,904 en moyenne annuelle. Ainsi, en vingt ans, nous avons porté à l'étranger, pour nos chevaux, une somme de 500 millions de francs. C'est là un aveu pénible à faire, mais ce qui est plus pénible encore à dire, c'est que, depuis un si grand nombre d'années, et malgré tous les avertissements de l'expérience, nous n'avons rien fait pour sortir de cet état d'infériorité.

Où a cru beaucoup faire en naturalisant, en propageant les courses de chevaux sur tous les points de la France. Aujourd'hui, il est malheureusement prouvé que les courses de chevaux, fantaisies coûteuses, seulement accessibles à quelques grands seigneurs qui veulent faire parler d'eux, ont à quelques propriétaires fort riches qui veulent à toute force s'enrichir, voisins de la Grande-Armée, n'ont ni encouragé les éleveurs, ni augmenté, ni amélioré la race chevaline en France. La pénurie est toujours aussi grande, surtout pour la remonte de la cavalerie. Aussi voyons-nous, dans le rapport fait à la chambre des députés sur le projet de loi portant règlement définitif des comptes de 1841, que sur 14,407 chevaux de remonte, qui ont coûté 8,771,047,56, 6,447 seulement ont été achetés en France, 2,500 l'ont été en Angleterre, qui, bien entendu, nous a envoyés ses rebus, 5,795 en Allemagne et 1,688 en Hanovre et à Brandebourg.

Si nous considérons les résultats des courses de chevaux sous le point de vue industriel ou commercial, le mécompte est encore plus grand. Ces chevaux, qui viennent parader deux ou trois fois par an sur les hippodromes du Champ-de-Mars, de Chantilly ou de la plaine de Statory, livrés au commerce, ne rapportent rien jamais à leur propriétaire la moitié des sommes qu'ils leur ont coûté. Bien plus, ils trouveraient rarement à se vendre un prix proportionnel à la dépense qu'ils auront occasionnée, car ils mangent presque toujours de la qualité la plus essentielle; ils n'ont pas de fond. La plupart du temps, ces chevaux modèles, élevés, soignés, en-

tretenus à si grands frais, sont tout au plus capables de fournir une carrière de quelques minutes; après quoi ils passent entre les mains d'un jockey qui les essaye, les pousse, les couvre de hanelle, et rempli vis-à-vis de ces nobles animaux l'office de valet de chambre.

Toutefois, si les courses telles qu'elles ont lieu en France ont été jusqu'à ce jour complètement inutiles, il ne faut point par cela les condamner en masse, il faut seulement les modifier. C'est, du reste, ce qu'ont déjà fait nos voisins, les Allemands du Midi. Les Badois, les Wurtembergiens, ont des courses locales, des courses de village (wettrennen), où des chevaux de paysans, élevés et montés par leurs propriétaires, luttent entre eux et parcourent souvent une carrière dont l'étendue découragerait nos plus intrépides coureurs du Champ-de-Mars ou de Chantilly. Ces courses sont même l'accompagnement obligé de toutes les fêtes champêtres; elles entrent dans le programme aussi naturellement qu'en Suisse les exercices du tir.

Ce sont des courses de cette espèce, véritables *courses de fond*, que quelques grands propriétaires du centre de la France, en tête desquels nous citerons M. le comte de Lancôme-Brèves, membre du conseil général de l'Indre, M. Jévardit Fombelle, M. de la Morlière, viennent d'introduire dans la Brenne, attendant qu'elles se naturalisent par l'exemple dans les autres parties de la France. La première a eu lieu il y a quelques jours dans la vaste plaine qui s'étend autour de la petite ville de Mézières en Brenne. Avant d'en faire connaître les résultats, disons d'abord quelques mots pour apprendre à quelques-uns de nos lecteurs qui pourraient l'ignorer, ce que c'est que la Brenne.

La Brenne est un immense pays plat qui s'étend, dans le département de l'Indre, entre Châteauroux, Chinis, Le Blanc, Châtillon et Buzançais. Le sol, presque partout sablonneux ou mêlé de parties sablo-argileuses, est couvert de brandes et parsemé d'étangs, qui s'y comptent au nombre de plusieurs centaines. Ces immenses plaines de la Brenne ont de tout temps donné des chevaux estimés des connaisseurs et des hommes spéciaux pour leur sobriété, leur vigueur et leur ardeur infatigable. Mézières, chef-lieu de canton, qu'on peut considérer comme la capitale de la Brenne, est une petite ville historique déjà célèbre, au commencement du quatorzième siècle, par la valeur de ses barons, et plantée comme une quille au milieu de ces immenses plaines, qu'elle domine de son clocher. C'est là qu'ont lieu les remarquables *courses de fond* dont nous avons à parler.

Les seuls chevaux admis à concourir devaient être nés et élevés en Brenne, et n'avaient jamais été entraînés. La plupart étaient le produit d'une jument de labour bretonne et d'un étalon provenant du dépôt de Blois, quelques-uns aussi d'un étalon du pays. Leur taille n'excédait pas, pour le plus grand, un mètre cinquante centimètres. Ajoutons que ces chevaux étaient montés par leurs propriétaires.

C'est entre ces chevaux qu'ont eu lieu les courses pour ainsi dire improvisées de la Brenne. La distance à parcourir sur un terrain sablonneux offrait plus de difficultés que sur un terrain d'hippodrome. Plusieurs courses de fond ont eu lieu; mais l'une d'elles surtout a été tellement remarquable, que nous ne pouvons lui refuser une mention particulière. La carrière à fournir était de 24,500 mètres. Cinq concurrents s'étaient fait inscrire; un seul s'abandonna la partie, et la lutte a été vivement soutenue par les quatre autres. M. Lasserre, l'héroux vainqueur, a franchi la distance en quarante-huit minutes, en obtenant sur ses compétiteurs un avantage de soixante mètres. Cet espace de 24,500 mètres, fourni d'un seul trait et en si peu de temps, représente la distance qui s'étend de la rue Saint-Lazare à Trianon, en suivant le tracé du chemin de fer de la rive droite, qui n'a que 23,200 mètres de parcours, et qui ne n'iet jamais moins de 50 à 55 minutes à l'effectuer à la remonte.

Une pareille expérience a trop lieu d'être pour ne pas être renouvelée tous les ans; aussi apprenons-nous que de semblables courses ont été organisées pour l'été de 1843. Espérons donc voir imiter bientôt, sur d'autres points de la France, l'exemple donné par la Brenne, et se propager ces *courses de fond*, si utiles pour la production et l'amélioration de notre espèce chevaline.

## Notes de Voyage.

MALTE. — LAVALLETTE.

En suivant la route de mer de Marseille à Constantinople, on relève nécessairement à Malte. L'aspect de l'île est désolé; la vue embrasse d'un seul plan des rochers, sur lesquels se balancent çà et là quelques pauvres palmiers, des végétations maigres et rampantes, des fortifications impenetrables, et, derrière les noirs canons des forêts, l'habitat ruiné d'une sentinelle anglaise. La ville, pour un amateur de souvenirs historiques, est excessivement curieuse. On y sent encore, sous la protection de l'Angleterre, ce parfum de guerre et de gloire des anciens chevaliers. — L'église Saint-Jean est une des plus belles choses que je connaisse. — Le marbre, de l'or et de l'argent, — de splendides peintures et des sculptures multiples. Les colonnes cannelées, d'un beau style corinthien, sont en marbre jaspe; le pavé est de marbre aussi; et, chose prodigieuse, chaque dalle est un écusson émaillé de ses couleurs et entouré de sa devise. — Partout des tombeaux; Villiers de l'Isle-Adam, de Montagnac, Lavallette, c'est-à-dire un assemblage de statues de marbre et de bronze, et par-dessus, comme digne ornement, le blason de ces vieux luttans au corps de fer. L'autel est d'or massif, et la grille qui l'entoure d'argent également fin. Derrière l'oratoire de Saint-Jean, à côté d'une petite fontaine de saint, d'une expression de béatitude indéchiffrable, se développe, dans toute sa splendeur, une toile de Caravaggio, représentant la *Décollation de saint Jean*. Elle est effrayante de beauté. Le saint est couché la face contre terre; la tête tient

encore au tronc par je ne sais quel sanglant lambeau; le bonnet, le pied sur le corps de la victime, réunit tous ses efforts pour l'arracher tout à fait, pendant qu'une blonde jeune fille détourne les yeux avec dégoût, tout en présentant le vase d'or qui doit recevoir la tête sacrée du martyr. C'est d'une puissance saisissante; j'ai eu froid en voyant ce tableau, je frissonne. Toute l'église est tendue de draps de soie rouge, ce qui lui donne un air sanglant et terrible; dans un coin, sur ce fond obscur et rouge, se détache en flanc un charmant mausolée, c'est celui de M. de Beaujouis, frère de Louis-Philippe. Le jeune prince est couché, appuyé sur son bras, il sourit; à le toucher, il se réveillerait. Au milieu de cette vaste église, toute pavée de souvenirs admirables et funèbres, cette raide figure de jeune homme endormi repose l'esprit et fait bien au cœur. En sortant de Saint-Jean, tout l'extérieur est très-médiocre, je me suis rendu au palais habité autrefois par les grands commandeurs de Malte. — Les appartements sont actuellement occupés par l'amiral-gouverneur. — Le public n'est admis que dans une vaste galerie et dans l'arsenal. La vue de l'arsenal est pénible pour des Français; trois cents armures, damasquinées d'or et d'argent, des trophées enlevés aux Turcs par les chevaliers, des timbales et des trompettes encore bossuées par la guerre; sur les bannières des chevaliers, les armes de leur maison accolées à celles du Temple; et, au milieu de ces nobles panoplies, à côté des épées invaincues des Villiers et des Chailly, seize mille fusils anglais, des pistolets, des sabres d'abord, puis par-dessus les écussons, ceux de maisons du Temple, pour les dominer et les écraser, l'éclatant blason de l'Angleterre.

En sortant de l'arsenal j'ai pris un veltrino qui, moyennant un colonate (6 francs), m'a mené à Civita-Vecchia de Malte. La ville est vieille, c'est la son sent mérito; la cathédrale y est remarquable par une profusion étrange de saints et de saintes en argent massif, et par quelques fresques passables. L'architecture générale des églises se rapproche de celle du Val-de-Grâce; seulement pas d'ardoises, rien que des pierres. La grotte de Saint-Paul, cette grotte européenne, signifie très-peu de chose. C'est une espèce de cave, dans laquelle on a campé une statue du saint, d'un fort mauvais style et d'une époque évidente de décadence. Ses catacombes sont plus curieuses; des églises, des appartements, des sépultures, litières à plein roc. Les premiers fidèles habitaient là pendant les persécutions. Hélas! s'ils revenaient, ils seraient bien surpris du fatras inutile que les prêtres ont attaché à la robe bleue du Christ! Civita-Vecchia, construit sur une côte fort élevée, domine l'île entière; l'aspect en est triste et décourageant. Tout est gris; les maisons, les champs, les routes, les arbres quand il y en a. Pas une ardoise, pas une lierre, rien que des pierres grises; parmi lesquelles, au zé, et là, la lourde et écrasante verdure de quelques figiers de Barbérie, sorte de cactus aux raquettes d'une dimension extrême. Sauf le ciel, qui est bleu-rose, tout est gris. Que M. Ingres serait heureux à Malte! Pour mon retour à Lavallette, j'achetai des oranges. Elles sont délicieuses, grosses comme des melons, et courent quatre sous la douzaine; elles ont la couleur du citron, l'intérieur est presque blanc et rempli de pépins. Je n'ai pas vu ici les soi-disant oranges de Malte de Paris, qui n'ont que le volume d'une forte noix. Est-ce que la traversée les maigrît?

Les voitures maltaises sont curieusement faites. Les flâneurs parisiens, qui rennent d'un doigt droit les cartons des étalagistes, se rappelleront sans doute avoir aperçu dans de vieilles gravures (des éditions des contes moraux de Marmontel) ou des contes graveux de Crébillon fils, par exemple) ces antiques carrosses espagnols, aux biancands allongés, aux petites fenêtres à rideaux fanés, et dont les roues sont à une demi-lieue de la caisse. Tel est l'équipage aussi fantaisique que les galères moyennes âge de Della Tella. Attelez maintenant à ce walsch dégoûté une rossie grise, nés à cheval, une laudière, elle n'a qu'un licou, et son conducteur la mène en courrant à ses côtés et en l'acablant d'un inconcevable feu d'artifice d'injures, auxquelles elle se montre fort insensible. On ne sort de ces boîtes qu'incomplet et très-endommagé.

La population de Malte est assez belle. Il s'y trouve une grande quantité de Grecs et de Turcs. C'était presque déjà un avant-gard de l'Orient. S'il n'y avait pas tant d'Anglais, je me serais cru à Smyrne. Les femmes y sont généralement jolies; leur principal costume consiste en une sorte de domino noir, qu'elles nomment *faldetta*, et dont elles s'enveloppent des pieds à la tête. Elles s'encadrent la figure d'une façon très-coquette, et à travers les mèches de leurs beaux cheveux noirs elles vous laissent des œillades assassines, qui ne le cèdent en rien pour la vivacité à celles des *manolas* madrillènes. Leur seul défaut, on est-ce un? c'est de demander l'aumône. La charité pour l'amour de mes yeux noirs! De telles quêtions seraient vite fortuite à Paris, et les jolis yeux bleus ou noirs empêcheraient d'abondantes recettes.

J'ai eu le soir un spectacle délicieux, et qui n'a beaucoup attiré. J'étais allé me promener sur le plateau d'Armes. A neuf heures, on vint y battre la retraite. C'est le 1<sup>er</sup> royal hIGHLANDER qui est à Malte. Maintenant, figurez-vous une trentaine d'Ecossais, aux jambes nues, au tartin rayé, éclairés par les pales rayons de la lune, sonnant du *pihrack* national au bruit du tambour, pendant que des enfants dénudés dansaient à cette sauvage musique. Pour un amant de la couleur locale, c'était beaucoup. Ces pauvres diables d'Ecossais, tristes comme leurs brumeux montagnes, jouant de l'instrument de leur pays bien-aimé, au milieu de la Méditerranée, dans une île pauvre et déserte, pendant que ces enfants, à la pauvre brune, aux membres amaigris, sautaient en cadence à cette pittoresque harmonie, tout cela n'a-t-il pas profondément serré le cœur, et je suis rentré me coucher en pensant à la patrie, qui, pour eux comme pour moi, était si loin.

Malte, août 1844.

MAXIME DUCAMP.

**Bulletin bibliographique.**

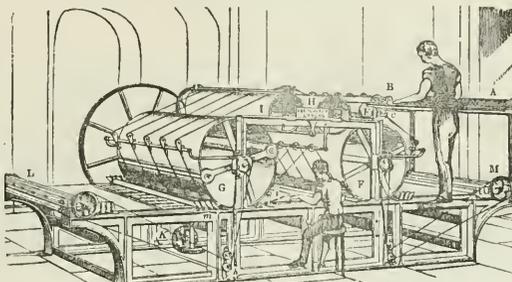
*Dictionnaire des Arts et Manufactures*, illustré de 2,000 gravures sur bois; publié en 75 livraisons. — Chez Mathias, quai Malaquais, 15.

Nos lecteurs se rappellent le compte rendu que nous leur avons fait de l'exposition de l'industrie en 1844; nous avons cherché, dans le rapide examen des produits divers, auquel nous avons dû nous borner, à leur faire connaître les éléments de chaque industrie, son origine, ses progrès, en un mot son histoire industrielle, et nous avons mieux aimé donner à tous une connaissance sommaire des fabrications de notre pays, que d'examiner en détail les produits exposés. Cependant notre cadre nous interdisait les développements techniques dans lesquels nous aurions pu entrer. Ce que nous n'avons pas fait, la publication que nous annonçons aujourd'hui nos lecteurs est destinée à le faire. Cet ouvrage, dont les sept premières livraisons ont déjà paru, promet d'être un des recueils industriels les plus complets. Il doit être utile non-seulement aux producteurs, mais à toute personne intelligente qui désire saisir ensemble de l'immense travail industriel qui a jeté sur toute la France ses profondes racines. Les économistes, les publicistes connaissent le résultat de l'active production qui est le cachet de notre siècle; mais ce qu'ils ne savent pas assez, c'est comment la branche la plus

obscurie influe et réagit sur la prospérité générale. Ils trouveront dans le *Dictionnaire des Arts et Manufactures* la trace et la raison de cette influence et de cette réaction; ils apprendront comment chaque industrie particulière, si minime qu'elle soit, converge vers une industrie plus puissante à laquelle elle fournit des armes, et comment le faisceau de toutes ces industries développe et entretient la prospérité de l'Etat.

Une grande partie des articles de ce nouveau dictionnaire est tirée du *Dictionnaire des Arts, Manufactures and Mines*, du docteur Ure. Mais chaque article est revu, complété et mis au niveau de la science et de la fabrication actuelle en France par des savants, des ingénieurs et des fabricants. On sait quels admi-

teurs qui concourent à cette publication donnent toute garantie qu'elle sera pour la théorie et la pratique à la hauteur de l'industrie. Parmi eux, nous citerons M. Payen, toujours infatigable pour tout ce qui peut aider la propagation des sciences chimiques appliquées; M. Ebelman, que des travaux sur l'emploi des gaz perdus dans les hauts fourneaux ont classé au rang des premiers métallurgistes; M. Debetle, jeune ingénieur des mines, qui depuis s'est fait un nom dans la chimie, M. de Laboulaye, qui a appliqué ses connaissances scientifiques à l'étude de la question des alliages de métaux, etc., etc. Nous pourrions dire avec certitude, après avoir parcouru les premières livraisons, que cet ouvrage se place au premier rang de toutes les publications industrielles parues jusqu'à ce jour. Ce n'est d'ailleurs pas aux lecteurs de *l'Illustration* qu'il est besoin de dire qu'il est possible de représenter au moyen de la gravure sur bois les appareils les plus compliqués et combien ce mode de représentation facilite l'intelligence du texte. Nous donnons comme spécimen la presse mécanique sur laquelle se fait le tirage de *l'Illustration*.



(Presse mécanique servant à imprimer *l'Illustration*.)

admirable clarté ont rendu sur elle les savantes théories des Poncelet, des Dumas, des Thenard. Les noms de quelques-uns de

**Grands et petits hommes**, couple de plume, par le prince de La Tour du Lay. In-18. — Paris, P.-H. Krabbe, éditeur, 55, rue Saint-André-des-Arts.

Ce petit volume est un recueil d'épigrammes. L'auteur, qui se cache sous un pseudonyme, assure qu'il ne s'est pas épargné lui-même; mais comme nous avons découvert son véritable nom, nous devons dire que l'épigramme qu'il met à l'adresse de ce nom n'est pas méchante. C'est d'ailleurs un moyen assez ingénieux de révéler ce nom au public, parmi ceux des grands et des petits hommes auxquels s'attaque le prince de La Tour du Lay. Et comme les grands et les petits se trouvent mêlés et confondus dans le recueil, il ne tient qu'à vous de mettre au nombre des grands hommes le personnage inconnu qui se cache sous le nom d'emprunt mis en tête de ce petit volume. Quant à nous, notre choix est fait. On peut être un grand homme et ne pas écrire correctement; il n'en est pas de même pour être un versificateur passable, et il faut même, pour être auteur d'épigrammes, joindre un peu d'esprit à l'art de parler et d'écrire correctement. — Allons, prince, vengez-vous; *l'Illustration* prononce vos coups de plume, et le courage n'est pas grand, car on n'en meurt pas.

Les annonces de *L'ILLUSTRATION* coûtent 90 centimes la ligne. — Elles ne peuvent être imprimées que suivant le mode et avec les caractères adoptés par le journal.

**Traité pratique de PHOTOGRAPHIE**, exposé complet des procédés relatifs au DAGUÉRYTYPE, comprenant la préparation de toutes les substances accélératrices, l'emploi des verres continuateurs, les règles à observer pour la bonne exécution des portraits photographiques, la reproduction des épreuves par l'électroplastique, les recettes pour opérer sur papier, la gravure chimique, le colorier, etc., — suivi de la description approfondie de la nouvelle Méthode pour travailler au bain d'argent; par M. A. GAUDIN, calculateur du bureau des longitudes.

1 vol. in-8, prix : 5 fr. — Chez J.-J. DUBOCHET ET C<sup>e</sup>, rue Richelieu, 60.

**TABLE GÉNÉRALE DES MATIÈRES.** — Appareils. — Appuie-tête. — Argentage des plaques. — Argentage du cuivre. — Bayard; son papier photographique. — Boltes à sèche. — Boltes à brome. — Taches de brome. — Buees de brome. — Buees. — Chambre obscure; théorie de l'exposition. — Charbon pour boltes. — Chloro-bromure d'iode. — Chlorure d'iode divers. — Colorier. — Composition. — Coton; ses défauts. — Daguerre; son papier. — Son nouveau procédé. — Décalque des épreuves. — Donne; son procédé de gravures. — Eau bromée. — Eaux dans les paysages. — Eclairage des portraits. — Electroplastique. — Encadrement. — Esprit de vin argentifère pour polir. — Polissage

à l'essence. — Finage au bain d'argent, au chlorure de cuivre, au chlorure d'or, à l'hyposulfite. — Fizeau; son procédé à l'eau bromée. — Son procédé pour fixer au chlorure d'or. — Fonds. — Appareil Gaudin. — Gélis et Fordos; leur sel d'or pour fixer. — Gravure chimique des épreuves. — Historique. — Polissage à l'huile. — Hyposulfite; sa dissolution. — Lavage à l'hyposulfite. — Taches d'hyposulfite. — Lissage. — Taches d'iode. — Indure de brome. — Lassarque; son papier photographique. — Lettre de M. Daguerre à M. Arago. — Matières à polir. — Mise au mercure. — Buees de mercure. — Taches de mercure. — Moser; ses nuances. — Nepece; sa lettre. — Noir de fumée pour polir. — Notes.

— Nuages. — Observations. — Papier gommé. — Papiers photographiques. — Planchettes. — Choix des plaques. — Polissage. — Portraits. — Taches de poussière. — Résumé. — Rouge à polir. — Taches de salive. — Taches de soufre. — Substances accélératrices. — Substances photographiques; leur action sur l'économie animale. — Reproduction de tableaux. — Taches. — Tablot; son papier photographique. — Tampons. — Théorie. — Végétation. — Verres bleus. — Verres de couleur; leur usage. — Verignon; son papier photographique. — Vernis. — Remarques sur les vêtements. — Vues, etc., etc.

La semaine prochaine le tome III du **JUIF STRANT** in-8, par M. EUGÈNE SUE, chez Paulin, éditeur, rue Richelieu, 60.

L'édition illustrée par M. GAVARNI sera annoncée plus tard.

En vente : **JÉRÔME PATUROT à la recherche d'une position sociale.** — Quatrième édition.

1 volume in-18, 5 francs 50 centimes.

Changeement de Domicile :

LES SOUSCRIPTIONS DE

**L'ILLUSTRATION**

la Librairie J.-J. DUBOCHET et C<sup>e</sup>  
et la Librairie PAULIN

SONT ÉTABLIES

**RUE RICHELIEU, N<sup>o</sup> 60**

DANS LES GALERIES  
de l'ancienne Librairie ROSSAUME.

LIBRAIRIE J.-J. DUBOCHET. — SOUS PRESSE.

**LE THÉÂTRE DES LATINS**, avec la traduction en français, faisant partie de la Collection des auteurs latins publiée en 25 volumes grand in-8, sous la direction de M. NISARD, Dubochet. 1 grand vol. in-8. 45 fr.

A PARIS, CHEZ TOUTS LES LIBRAIRES.

DÉPÔT CHEZ M. BOURG, QUAI DE LA MEGISSE, 28.

**MOTIFS DÉTERMINANTS D'EMBRASSER LA FOI CATHOLIQUE**, fondés sur l'efficacité de sa doctrine dans l'intérêt individuel et social, et sur des preuves multiples, applicables par la raison de la divinité de son origine; dédiés aux gens du monde et à la jeunesse intelligente et studieuse; par M. AGAR DENIS. 2 vol. in-18. Prix : 7 fr., et 8 fr. 50 c<sup>t</sup> par la poste.

A LONDRES.

**CATHEDRAL HOTEL ST-PAUL'S CHURCH YARD**, 48. — W. B. SUX PRÉSENT M. LES voyageurs qui trouveront dans cet hôtel des chambres particulières richement meublées et décorées, à des prix très-moyens. Salon de société, café, journaux anglais et étrangers. Dîners à 1 s. 6 d. et 2 s. Vins et liqueurs de première qualité; punch très-renommé. Bains à toute heure.

BREVETS DANS LA GRANDE-BRETAGNE ET L'IRLANDE.

LES INVENTEURS sont informés que toute espèce de renseignements au sujet des brevets et des garanties offertes aux inventions nouvelles dans la Grande-Bretagne et l'Irlande, peuvent être obtenus gratis par lettres affranchies, adressées à ALEX. FAIRIE, Officier de Patents d'Invention, 44, Lincoln Inn Fields, Londres.

RUB TARANNE, 14, A PARIS.

**EAU DE MÉLISSE DES CARNES**, autorisée par le Gouvernement et la Faculté de Médecine, de BOYER, propriétaire actuel et depuis 1789, seul successeur des ci-devant Carnes dechassées de la rue de Vaugirard, possesseurs de ce secret depuis 1650.

Divers jugements et arrêts obtenus contre des contrefacteurs consacrent à M. BOYER la propriété exclusive de cette Eau si précieuse contre l'appétite, les palpitations, les maux d'estomac et autres maladies, notamment le mal de mer. Ces jugements et arrêts, et la Faculté de Médecine, en reconnaissant la supériorité sur celles vendues par les pharmaciens.

Écrire par la poste ou envoyer quelqu'un de ses amis qui s'adresse qu'au n. 14, rue de la Harpe, sur la devanture, M. BOYER étant ou instance contre de nouveaux contrefacteurs, ses voisins.

**SAVON DE GUIMAUVE**

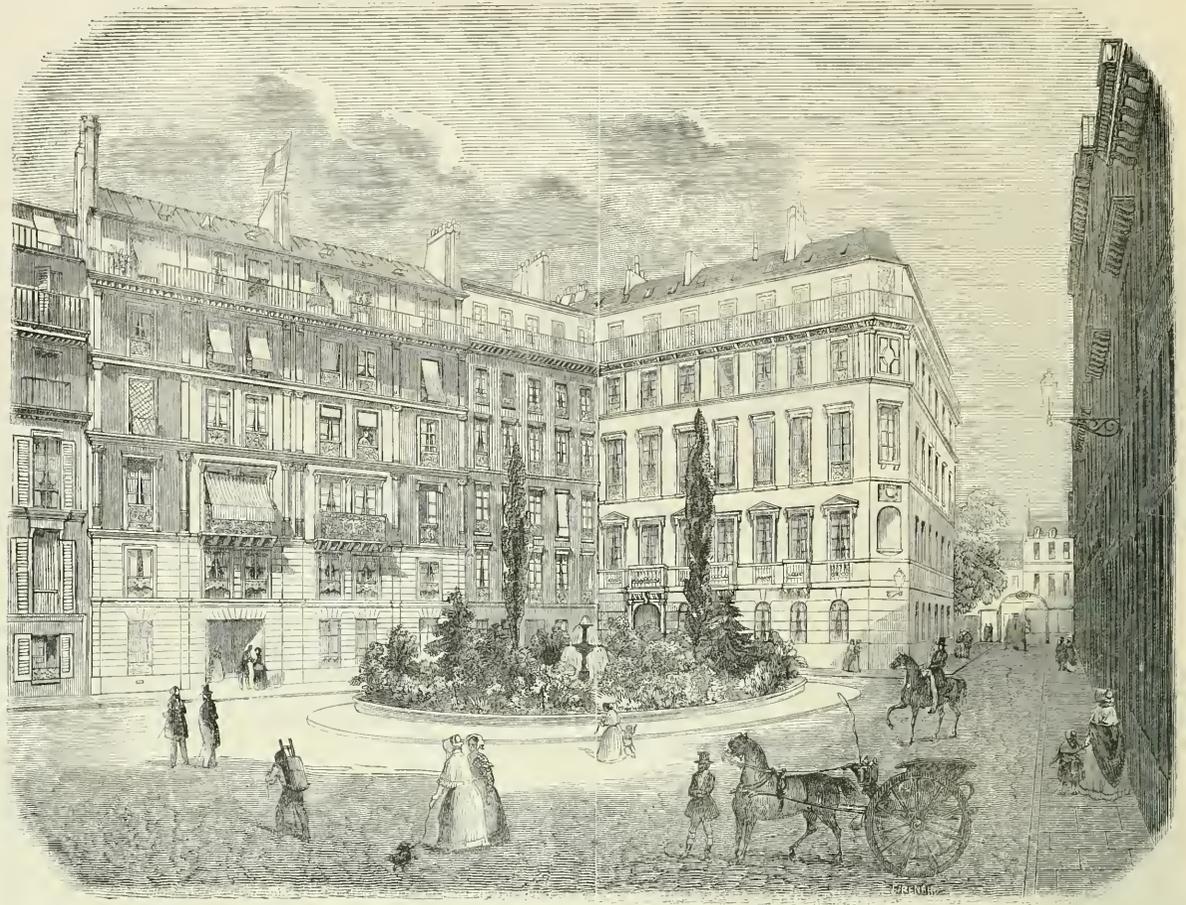
**BLANCHE**, parfumeur, passage Choiseul, 48. — Ce savon blanchit la peau, l'adoucit d'une manière remarquable, et en fait disparaître les défectuosités. Chaque pain sortant de chez Blanche porte son nom en gros caractères sur l'étiquette afin d'éviter la contrefaçon. — 2 fr. le pain; 5 fr. les 5.

**CRÈME D'HÉPÉ** pour prévenir et effacer les rides. — 5 fr. le pot.

**GEORGE AND VULTURE HOTEL, CORNHILL, LONDON.** — Cet hôtel est situé près de la Banque, de la Banque, de la Bourse, du palais du Lord Maire, des chemins de fer de Douvres et de Brighton, de la station des omnibus pour toutes les directions de la ville et des environs, et au milieu de toutes les grandes maisons de commerce et de banque.

Cet hôtel est très-honorablement connu depuis nombre d'années; il est particulièrement commode pour les étrangers, attendu qu'on y parle toutes les langues. Les prix sont modérés; l'on y dîne à la carte. Le crêchier club aux Eches, de Londres, y tient ses réunions.

Cité Trévis.



Nous avons déjà signalé le goût que nos jeunes architectes apportent maintenant à l'ornementation extérieure des maisons d'habitation ; quelques-unes de ces constructions nouvelles ont été exécutées avec un tel soin de détail que nous nous réservons de les mettre prochainement sous les yeux de nos lecteurs.

Mais tout en demandant des éloges à cette tendance artistique, nous avons souvent manifesté nos regrets d'y voir consacrer des sommes considérables sans avantage pour le bien-être des habitants qui demandent avant tout du calme, de l'air et du soleil.

Aussi l'illustration doit-elle des encouragements aux efforts tentés depuis quelques années pour naturaliser à Paris les squares, qui donnent à la ville de Londres un caractère si particulier, et créer au milieu du tumulte des quartiers les plus bruyants de fraîches oasis et de tranquilles théâtres.

Déjà la cité d'Antin et la cité d'Orléans ont démontré les avantages offerts par ces élégantes retraites qui, en assurant le calme nécessaire au travail, n'éloignent cependant pas les hommes d'étude du centre où s'agitent leurs intérêts.

C'est donc avec satisfaction que nous signalons au public l'ouverture d'un de ces nouveaux squares, qui, sous le nom de Cité Trévis, vient de s'élever rue Richer, sur les jardins de l'ancien hôtel du maréchal Maison.

Placée près des boulevards, au centre du haut commerce et de la Banque, cette nouvelle cité, dont les hôtels et les maisons d'habitation entourent un parterre émaillé de fleurs, du milieu desquelles s'élève une fontaine jaillissante, offre la retraite la plus agréable au milieu du bruit des affaires et des plaisirs.

Le dessin que nous en donnons suffira à faire comprendre que tout a été ordonné et prévu, dans ces constructions, pour faire de la Cité Trévis l'une des plus coquettes et des plus confortables habitations de Paris.

Observations Météorologiques

FAITES À L'OBSERVATOIRE DE PARIS.

AOÛT. — 1844.

| Jours du mois. | Températures extrêmes de la journée. |          | Températures moyennes calculées. | État du ciel à midi.            | Vents à midi. |
|----------------|--------------------------------------|----------|----------------------------------|---------------------------------|---------------|
|                | Minimum.                             | Maximum. |                                  |                                 |               |
| 1              | 11,0                                 | 19,0     | 14,6                             | Nuageux. Pluie.                 | O.            |
| 2              | 10,0                                 | 20,0     | 14,5                             | Très-nuageux.                   | O.            |
| 3              | 15,0                                 | 22,5     | 17,5                             | Couvert.                        | O. S. O.      |
| 4              | 11,4                                 | 21,0     | 16,7                             | Couvert.                        | O. fort       |
| 5              | 12,4                                 | 25,8     | 17,5                             | Couvert.                        | E. S. E.      |
| 6              | 15,0                                 | 22,9     | 18,6                             | Couvert.                        | O.            |
| 7              | 11,9                                 | 21,5     | 16,2                             | Nuageux. gouttes d'eau.         | O. O. fort.   |
| 8              | 11,0                                 | 20,1     | 15,6                             | Très-nuageux.                   | O. S. O.      |
| 9              | 10,1                                 | 20,0     | 14,6                             | Nuageux.                        | S. S. O.      |
| 10             | 15,0                                 | 16,8     | 15,7                             | Couvert. pluie.                 | S. O.         |
| 11             | 12,0                                 | 20,1     | 15,7                             | Nuageux.                        | N. O.         |
| 12             | 15,0                                 | 20,9     | 16,6                             | Couvert. éclaircies.            | S. O. fort.   |
| 13             | 15,4                                 | 20,0     | 16,4                             | Couvert.                        | S. O.         |
| 14             | 10,5                                 | 18,5     | 14,0                             | Pluie.                          | S. fort.      |
| 15             | 12,5                                 | 17,1     | 14,6                             | Fort averse.                    | O.            |
| 16             | 12,8                                 | 18,0     | 15,2                             | Couvert.                        | O.            |
| 17             | 10,4                                 | 20,0     | 15,0                             | Couvert.                        | S. O.         |
| 18             | 10,8                                 | 19,1     | 14,6                             | Nuageux.                        | N. O.         |
| 19             | 8,9                                  | 18,5     | 15,2                             | Beau. Nuages.                   | N. O.         |
| 20             | 12,0                                 | 22,5     | 16,7                             | Couvert.                        | O. N. O.      |
| 21             | 13,5                                 | 22,9     | 18,6                             | Couvert.                        | O.            |
| 22             | 10,1                                 | 20,6     | 14,8                             | Nuageux.                        | N. O.         |
| 23             | 12,0                                 | 17,0     | 14,5                             | Couvert. pluie.                 | E. N. E.      |
| 24             | 11,4                                 | 14,6     | 11,6                             | Couvert. pluie.                 | O. S. O.      |
| 25             | 12,0                                 | 16,5     | 14,1                             | Couvert.                        | N. O.         |
| 26             | 11,1                                 | 17,2     | 14,5                             | Couvert.                        | O. N. O.      |
| 27             | 9,0                                  | 18,0     | 13,6                             | Nuageux.                        | N. N. E.      |
| 28             | 9,0                                  | 20,1     | 14,0                             | Beau ciel.                      | E.            |
| 29             | 10,5                                 | 19,5     | 14,6                             | Serein.                         | E.            |
| 30             | 10,0                                 | 21,0     | 15,1                             | Serein.                         | N. E.         |
| Moyenne.       | 11,5                                 | 19,9     | 15,1                             | Pluie dans la cour, 7 c. 653    |               |
|                |                                      |          |                                  | Pluie sur la terrasse, 6 c. 814 |               |

Rébus.

EXPLICATION DU DERNIER REBUS.

Pierre qui roule n'amasse pas de mousse.



ON S'ABONNE chez les Directeurs des postes et des messageries, chez tous les Libraires, et en particulier chez tous les Correspondants du Comptoir central de la Librairie.

A LONDRES, chez J. THOMAS, 1, Finch Lane Cornhill.

A SAINT-PETERSBOURG, chez J. ISSAKOFF, libraire-éditeur, commissaire officiel de toutes les bibliothèques des régiments de la Garde-Imériale; Gostinof-Dvor, 22. — F. BELLAZARD et C<sup>e</sup>, éditeurs de la Revue étrangère, au pont de Police, maison de l'église hollandaise.

A ALGER, chez PHILIPPE, libraire; — chez BASTIDE, libraire.

JACQUES DUBOCHET.

Tiré à la presse mécanique de LACAMPRÉ et C<sup>e</sup>, rue Damiette, 2.